National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Canadian Theses Service
Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

NL-339 (r. 88/04) c

Canada

UNIVERSITY OF ALBERTA

LAC LA BICHE: UNE COMMUNAUTE METISSE AU XIXEME SIECLE

BY

JULIETTE MARTHE CHAMPAGNE (C)

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND

RESEARCH IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR

THE DEGREE OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF HISTORY

EDMONTON, ALBERTA

FALL 1990

National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

Canadian Theses Service
Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-64934-8

UNIVERSITY OF ALBERTA

RELEASE FORM

NAME OF AUTHOR: JULIETTE MARTHE CHAMPAGNE

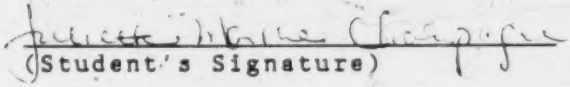
TITLE OF THESIS: LAC LA BICHE : UNE COMMUNAUTE METISSE AU XIXEME SIECLE

DEGREE: MASTER OF ARTS

YEAR THIS DEGREE GRANTED: 1990

PERMISSION IS HEREBY GRANTED TO THE UNIVERSITY OF ALBERTA LIBRARY TO REPRODUCE SINGLE COPIES OF THIS THESIS AND TO LEND OR SELL SUCH COPIES FOR PRIVATE, SCHOLARLY OR SCIENTIFIC RESEARCH PURPOSES ONLY.

THE AUTHOR RESERVES OTHER PUBLICATION RIGHTS, AND NEITHER THE THESIS NOR EXTENSIVE EXTRACTS FROM IT MAY BE REPRINTED OR OTHERWISE REPRODUCED WITHOUT THE AUTHOR'S WRITTEN PERMISSION.



(Student's Signature)

Box 12, Site 17, R.R. 5
(Student's Permanent Address)
Edmonton, Alberta

T5P 4B7

Date: October 4, 1990.

UNIVERSITE DE L'ALBERTA

LAC LA BICHE: UNE COMMUNAUTE METISSE AU XIXEME SIECLE

PAR

JULIETTE MARTHE CHAMPAGNE

THESE

PRESENTÉE A LA FACULTE DES ETUDES SUPERIEURES

COMME EXIGENCE PARTIELLE EN VUE DE L'OBTENTION

DU GRADE DE MASTER OF ARTS

DEPARTEMENT D'HISTOIRE

EDMONTON, ALBERTA

AUTOMNE 1990

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

THE UNDERSIGNED CERTIFY THAT THEY HAVE READ, AND RECOMMEND TO THE FACULTY OF GRADUTE STUDIES AND RESEARCH FOR ACCEPTANCE, A THESIS ENTITLED LAC LA BICHE: UNE COMMUNAUTE METISSE AU XIXEME SIECLE.

SUBMITTED BY JULIETTE MARTHE MARIE CHAMPAGNE

IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENT FOR THE DEGREE OF MASTER OF ARTS

IN HISTORY

KENNETH J. MUNRO

GRATIEN ALLAIRE

JOHN E. FOSTER

MICHAEL I. ASCH

CAROLA M. SMALL

Date: September 26, 1990.

ABSTRACT

After the trading posts initially founded near Lac La Biche in Northeastern Alberta by numerous fur trade companies at the turn of the nineteenth century had been abandoned, former employees remained in the area, marrying with native women and establishing families. This group known as Métis developed an active community, based on a strong free trader economy, without the influence of any outside institutions. To control this illegal trade, the Hudson's Bay Company returned to the community in 1853. At the same time, the missionnary order, "oblats de Marie-Immaculée", decided to set up a mission to serve as a private shipping depot for its northern missions. The subsequent pressure on the resources available in this boreal forest site, especially hay to feed the livestock and horses used in transportation, made it difficult for all the entrepreneurs active in the area. At the end of the century, changes in this Métis community were effected by the decimation of the buffalo, the decline of the fur trade and the new opportunities for employment in the developing North.

SOMMAIRE

Les compagnies de fourrures établirent des postes de traite près du lac la Biche dans le nord-est de l'Alberta au début du 19e siècle. Après l'abandon des postes, plusieurs employés de ces compagnies sont demeurés sur place, se sont mariés à des Amérindiennes et ont fondé des familles. Ces Métis ont formé une communauté vivante, basée sur une économie de colportage et de commerce libre, sans influence d'institutions de l'extérieur. Pour contrôler ce commerce illégal, la Compagnie de la baie d'Hudson rétablit son poste en 1853. Au même moment, la communauté missionnaire des oblats de Marie Immaculée décida d'y établir une mission qui lui servit d'entrepôt pour l'expédition des approvisionnements destinés à ses missions du Nord. La pression subséquente exercée sur les ressources de la région, particulièrement sur celles en foin requis par les bêtes à corne et les chevaux utilisés pour le transport, a rendu la vie difficile à tous les entrepreneurs qui étaient actifs dans la région. A la fin du siècle, les changements dans cette communauté métisse ont été le résultat de la disparition du bison, du déclin du commerce des fourrures et de nouvelles chances d'emploi dans le nord en développement.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES SIGLES viii

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I

Les Métis dans le Nord-Ouest canadien 6

CHAPITRE II

Les débuts de la communauté du lac la Biche (1790-1850) 32

CHAPITRE III

Influences extérieures (deuxième moitié du siècle) 63

CONCLUSION 103

BIBLIOGRAPHIE 106

TABLE DES SIGLES

AAGM	Archives de l'archevêché du Grouard-McClennan
AASB	Archives de l'archevêché de Saint-Boniface
ADC	Archives DesChâtelets
APA	Archives provinciales de l'Alberta
CBH	Compagnie de la Baie d'Hudson
CN	Collection de lettres du nord
CNO	Compagnie du Nord-Ouest
UAA	University of Alberta Archives
WPP	William Pearce Collection
XY	Compagnie XY

INTRODUCTION

Depuis le 18e siècle le commerce des fourrures amena de nombreux hommes partout dans le Nord-Ouest du Canada: les commerçants de fourrures et leurs employés, les voyageurs chargés du transport des ballots et les guides des brigades. Ceux qui ne renouvelèrent pas leurs contrats avec leur compagnie de traite de fourrures et qui demeurèrent dans le Nord-Ouest furent appelés "gens libres", c'est-à-dire non-engagés ou "freemen"[1]. Les compagnies françaises de fourrures avaient développé le système d'hivernant, celui des colporteurs qui passaient les hivers dans l'arrière-pays continuant à écouler leurs marchandises pour des fourrures et rapportant, de cette façon, beaucoup plus de pelleteries à leur compagnie que les intermédiaires amérindiens[2]. Les traiteurs français et ceux de Montréal appellaient ce genre de commerce: partir en "dérouine"[3]. A ces "pedlars", comme ils étaient appelés par les employés de la Compagnie de la

---

[1]Telle était la terminologie des contrats où l'on louait ses services pour le temps du travail, n'ayant aucun rapport avec le concept de liberté originant avec le siècle des Lumières.

[2]Marcel Giraud, Le Métis canadien, Introduction de John Foster et Louise Zuk, Saint-Boniface, Editions du Blé, 1984, (édition originale: Paris, Institut d'ethnologie, 1945), 501-512.

[3]Venant du Moyen Age, ce mot est toujours en usage à l'époque de la traite des fourrures; il est dérivé du "rouage" (une mesure de roue), un impôt qu'on exigeait des commerçants partant avec une charrette à bras chargée de marchandises et dont ils vendaient le contenu avant de revenir.

baie d'Hudson (CBH), vinrent s'ajouter les "free traders", les "colporteurs"[4] indépendants qui rapportaient les fourrures à la compagnie qui leur accordait le meilleur prix.

Les compagnies autres que la CBH employaient surtout des gens du Bas-Canada[5]. Ces "Canadiens[6]" avaient su bien commercer pour la Compagnie du Nord-Ouest (CNO) et leur revenu était aisément le double de celui de la compagnie anglaise. Beaucoup de ces commerçants s'établirent dans le bassin de l'Athabasca ainsi qu'à d'autres endroits dans l'Ouest. Depuis 1755, les voyageurs de fourrures étaient présents sur la rivière Saskatchewan et, aux environs de 1774, ils avaient atteint la région de l'Athabasca[7].

De la relation de ces hommes avec les femmes du pays naquirent les Métis. Ils s'appellaient "Métis", un terme français d'origine latine, de "mixticus" voulant dire "mêlé". Mais ils se surnommaient "chicots", terme qui réfère sûrement au tabagisme invétéré que les voyageurs sont réputés avoir pratiqué; ils mesuraient leurs distances

---

[4]Ceux qui transportent sur eux des marchandises pour le commerce; dérivé de "col", le fardeau étant porté sur le cou et les épaules, parfois avec un collier.

[5]R.Cole Harris and Geoffrey Matthews (editors), Historical Atlas of Canada, Vol I, Toronto, University of Toronto Press, 1987, plate 65.

[6]Terme en usage jusqu'au début du 20e siècle pour les gens d'origine française venant du Bas-Canada.

[7]Historical Atlas of Canada, Plate 62.

en "pipes" et la pipe représentait leur pause-café. Ils devaient avoir les dents noires ou gâtées, puisque "chicot" veut dire un morceau de dent gâtée[8]. Les Montagnais les appellaient "Wisahkotewan Niniwak", ce qui veut dire hommes à moitié brûlés, traduit comme "bois-brûlés[9]", et qui, plutôt que de faire référence au teint de la peau, dénotait la bouche édentée et noircie que beaucoup d'eux auraient fort probablement eu à cette époque d'avant l'hygiène dentaire.

Malgré qu'il soit presque disparu de nos jours dans l'Ouest canadien, le langage des Métis conserve toujours le vocabulaire et l'accent du parler du 17e siècle en Nouvelle-France, mais varié par les intonations des langues amérindiennes, ce qui lui donne un ton doux et chantant. Des anciens mots restent, des variations venant des patois du Nord et de l'Est de la France passant par la Nouvelle-France: le "t" de Métis se prononce "tch", forme désuète dans le français standard d'aujourd'hui. Ce langage fut appliqué au nouvel environnement, développant une terminologie qui servit pour le commerce de fourrures, et pour

---

[8]Dérivé de chique. Tout indique une connotation avec le tabac. Le terme fut aussi appliqué aux racines dures à moitié calcinées par le feu sur un terrain que l'on défriche.

[9]Jacqueline Peterson, "Many Roads to Red River, Métis genesis in the Great Lakes region, 1680-1815", in The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America, edited by Jacqueline Peterson and Jennifer S.H. Brown, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1985, 64; Verne Dusenberry, "The Dispossessed Métis of Montana", ibid, 120.

décrire et nommer le territoire. Un grand mélange de langues amérindiennes et européennes s'ajoute au parler, ce qui est attesté par de nombreux commentaires des traiteurs de fourrures. C'est un baragouinage des langues indigènes et allogènes, sans véritable créolage[10]. Les Métis, étant donné leur origine, deviennent facilement interprètes polyglottes dans les rapports avec les nombreuses tribus de l'Ouest. C'est un rôle avantageux dont ils savent profiter.

Pendant presque tout le 19e siècle, le lac la Biche fut l'un des quelques endroits à l'Ouest de la Rivière Rouge[11] où se regroupèrent en grand nombre des "Métis francisants"[12]. Lac de bonne pêche essentielle aux voyageurs de l'époque, il y eut là au début du siècle trois postes de traite de fourrures en compétition directe l'un avec l'autre; ces postes furent ensuite abandonnés et la plupart des employés partirent ailleurs à la poursuite du "pelu"[13]. Mais certains voyageurs s'y établirent de façon permanente et tout au long du siècle, d'autres vinrent rejoindre cette

---

[10]Patrick C. Douaud, Ethnolinguistic Profile of the Canadian Métis, Musée National de l'Homme, le Service canadien d'ethnologie, 1985, (Collection Mercure, no. 99), 30-31.

[11]Géographiquement, le lac la Biche est situé entre 54°00'- 55°00'N et entre 111°45'W et 112°15'W.

[12]Le terme "Métis francisants" a été adopté pour désigner les gens issus des relations entre les voyageurs allogènes d'origine française et les autochtones et qui continuèrent à se transmettre la langue et la culture française.

[13]Terme désuet utilisé pour les pelleteries au 19e siècle.

petite communauté qui ne cessa de se développer de façon autonome, sans grand établissement de compagnie de traite de fourrures de 1823 à 1850. Ce furent les descendants de ces voyageurs, les Métis, qui fondèrent une communauté stable et vivante à cet endroit. Leur économie de base était la traite libre, qui grandit au point de déranger les administrateurs de la CBH. Ceux-ci se virent obligés de faire face à cette concurrence et prirent des mesures pour tâcher d'empêcher le colportage indépendant qui était proéminent dans cette région. Le rétablissement d'un poste de traite des fourrures en 1853 au lac la Biche et l'arrivée de plusieurs communautés religieuses évangélisatrices nous permettent de voir si ces nouveaux venus influencèrent les stratégies économiques déjà en place dans la communauté. En consultant la documentation qui se fit autour des Métis et à leur sujet, pour la dernière moitié du siècle jusqu'à la cession de terrains aux Métis de la région en 1890, nous pourrons mieux en constater la situation exacte. L'étude du rôle vital de cette communauté nous permettra de mieux rendre justice à la véritable contribution des Métis à l'histoire du Nord-Ouest canadien.

CHAPITRE I

Les Métis dans le Nord-Ouest canadien

Après la Rébellion du Nord-Ouest de 1885, le cliché qu'utilisait la civilisation "envahissante" à propos des Métis les représentait comme de pauvres hères qui préféraient se réfugier hors de portée dans les forêts, pour continuer leur vie de "sauvages" ou de gens simples et dévots. Au 19e siècle, on voyait les Métis comme des êtres inférieurs, incapables de tenir tête aux immigrants arrivant d'Europe, de l'Est du Canada et des Etats-Unis. Avec l'afflux des colonisateurs et des promoteurs de l'Ouest, les Métis continuaient à être considérés comme uniquement aptes à faire partie des classes les plus humbles, bons pour remplir le rôle de paysan ou de serviteur[1]. On admettait leur supériorité comme guides, trappeurs, chasseurs et voyageurs, mais on les considérait comme de médiocres agriculteurs ou de piètres commerçants. Ceux qui venaient de l'extérieur avaient envers les Métis un sentiment le plus souvent proche de celui décrit par le traiteur de fourrures Alexander Ross qui, au 19e siècle, avait pssé presque cinquante ans dans les Territoires du Nord-Ouest. Ross était persuadé que les Métis d'origine française étaient déjà séduits par les attractions de la vie "primitive" et les voyaient devenus

---

[1]Doug Owram, Promise of Eden: The Canadian Expansionist Movement and the Idea of the West, 1857-1900, Toronto, University of Toronto Press, 1980, 22.

"no better than vagrant savages"[2].

Cette notion de l'incapacité du Métis reste un concept raciste très fort que l'on voit se répéter dans l'oeuvre d'historiens influents. George Stanley, dans The Birth of Western Canada, retrace l'histoire des conflits entre les Métis et la Compagnie de la baie d'Hudson jusqu'à la Rébellion du Nord-Ouest en 1885. Il justifie l'évolution des Métis en se basant sur la thèse des "niveaux de civilisation": plus "primitifs" et incapables de faire face à l'impact de la nouvelle civilisation dominante, les Métis disparurent[3]. Il écrit:

> In spite of their victory in the uprising, the métis were forced back by the advancing frontier of civilisation into the valley of the Saskatchewan, where, fifteen years later, they made their last stand[4].

L'interprétation de Stanley est l'écho canadien de l'historien américain Frederick Jackson Turner, qui voyait la "frontière" comme une sorte de ligne qui imposait un changement culturel à ceux qui la franchissaient. Stanley était tellement convaincu que les Métis disparaîtraient que la préface de son livre contient "l'apologie" pour les Métis de Vital Grandin, évêque du diocèse de Saint-Albert:

> Les métis... ont grandement souffert des changements arrivés dans leur pays. Ils n'étaient pas assez préparés à cette civilisation qui tout à coup est

---

[2] Ibid.

[3] George F. G. Stanley, The Birth of Western Canada, Toronto, Longmans's, 1936, 243.

[4] Ibid., 49.

venue fondre sur eux[5].

Stanley est bien d'accord avec Louis Riel, le chef messianique de la Rivière Rouge, qui en 1869, prédisait la disparition des Métis:

> the Métis were uneducated and only half-civilized, and felt, that if a large immigration were to take place, they would be probably crowded out of a country which they claimed as their own[6].

Stanley considère que les Métis avaient été facilement menés par les anciens dirigeants de la Compagnie du Nord-Ouest à réclamer des droits de propriété et de nation, revendications découlant des conflits entre la CNO et la CBH qui éclatèrent après l'établissement des colons de Lord Selkirk à la Rivière Rouge et qui eurent plus particulièrement pour résultat le massacre de la "Grenouillère"[7]. De là seraient venus tous les conflits avec les Métis qui aboutirent à la Rébellion du Nord-Ouest. Ainsi, c'est dire que ces derniers ne pouvaient penser pour eux-mêmes, mais qu'ils auraient tout subi à cause des forces supérieures et inévitables de l'industrialisation. Toute idée concernant leurs droits serait le legs culturel de leurs ancêtres d'origine européenne ou de leurs anciens maîtres, les bourgeois de la CNO, que les Métis n'avaient jamais cessé de regretter et de

---

[5]Ibid., viii. Grandin écrivait en 1887.

[6]Minutes of a Meeting of the Governor and Council of Assiniboia, October 25th; C.S.P. 1870, Vol. V, No. 12., cité dans Stanley, The Birth of Western Canada, 49.

[7]Ibid., 11-12.

venger. The Birth of Western Canada est paru en 1936; il reste, malgré tous ses défauts, un ouvrage très important, puisqu'il remet en question l'opinion du Canada anglais au sujet des Métis, tout en reflétant l'époque durant laquelle furent écrits ces travaux.

Quelques années plus tard, en 1945, parut le travail de Marcel Giraud, Le Métis Canadien, qui est devenu l'ouvrage de base sur le sujet[8]. Giraud avait auparavant fait des recherches sur la Louisiane française. Durant les années 1930 et 1940, il s'intéressa aux Métis et il écrivit son livre alors qu'il était interné en France durant la Deuxième Guerre mondiale. Il examine les Métis francisants depuis le début des contacts des Français avec les tribus amérindiennes du Nord-Ouest canadien jusqu'en 1930, en pleine crise économique. Se basant sur la documentation de la traite de fourrures, sur les documents des religieux et des gouverneurs des territoires, il recrée une grande portion de l'histoire féconde des Métis, mais là encore le groupe est perçu comme étant dans ses dernières agonies. Il est influencé durant la période de sa recherche par la misère très évidente des Métis pauvres et la pensée commune de l'époque se reflète dans son travail. Ses écrits révèlent une tendance à croire trop facilement les sources religieu-

---

[8]Marcel Giraud, Le Métis canadien, Introduction de John Foster et Louise Zuk, Saint-Boniface, Editions du Blé, 1984, (édition originale: Paris, Institut d'ethnologie, 1945).

ses qui insistaient sur la soumission et la dévotion des Métis. Il remarque très peu les Métis entrepreneurs qui étaient encore actifs: ils s'étaient enracinés dans leur pays septentrional, poursuivaient leurs activités commerciales et s'étaient le plus souvent incorporés à la plus grande société. Giraud ne voit qu'un peuple disparaissant, pauvre et miséreux, relégué dans les bois. Cette thèse a duré longtemps et elle est encore prise pour acquis par maints historiens, particulièrement du genre populaire. Giraud voit les communautés métisses comme nécessaires à la traite des fourrures, mais un groupe qui doit demeurer subalterne par la force des choses, c'est-à-dire soumis à la hiérarchie imposée par la CBH.

A l'autre extrême, on trouve durant cette période l'ouvrage d'un nationaliste métis, Augustin-Henri de Trémaudan, qui voit les Blancs et les politiciens comme les coupables du déclin de la "nation" métisse des Plaines[9]. Dans cette histoire, écrite dans la perspective métisse, avec sincérité, amour et dévotion, l'auteur insiste sur la francité et le catholicisme des Métis, qui furent persécutés comme des martyrs en 1885. Il divise l'histoire de la "nation" métisse en trois sections: sa formation, sa vie et son martyr. Non achevée, son oeuvre ne fut publiée qu'après sa mort: elle reflète le parti pris de l'auteur. Il n'invente rien

---

[9]Augustin-Henri de Trémaudan, L'Histoire de la nation métisse dans le Nord-Ouest canadien, Montréal, Lévesque, 1936.

de neuf; il ne fait que répéter la version de l'histoire qui ressortait du Québec durant cette période, où florissait le nationalisme du chanoine Lionel Groulx, lequel était fondé sur la mission divine de survivance des Canadiens français. Puisque les Métis étaient de bons catholiques, ils pouvaient aussi être incorporés à ce grand peuple français, perdant leur appartenance autochtone et devenant ainsi des "Français". Lionel Groulx, après tout, croyait à la dégénérescence des "races" et disait que la population canadienne-française était restée "pure" et sans mélange. Fernand Ouellet remarque que Groulx se plaisait à "prouver" que, durant deux siècles de contacts, les registres de l'église catholique ne montrent que 94 mariages entre des Canadiens et des Amérindiennes[10]. C'est une histoire difficile à croire, surtout lorsque l'on regarde le commerce des Montréalais vers le Nord-Ouest durant le 18^{e} et le 19^{e} siècles. Mais en 1927, lorsque de Trémaudan s'assoit pour écrire, Groulx se débat avec les chimères des relations Anglais-Français, et ce n'est qu'en 1956 que Groulx peut formuler de façon définitive sa théorie sur la décadence qui vient du mélange des races.

Strange Empire, ouvrage posthume de Joseph Kinsey Howard sur les Métis, est rempli de détails importants sur cette

---

[10]Fernand Ouellet, "La formation d'une société dans la vallée du Saint-Laurent; d'une société sans classe à une société de classes", Canadian Historical Review, Vol. LXII, No. 4 (Spring, 1981), 416-417.

société. Il est écrit en forme de roman et souffre d'un manque complet de notation du texte. Cet aspect du travail n'avait pas été terminé, ce qui le rend presque inutilisable[11]. Biographe de Louis Riel, Howard conserve une vision fataliste du déclin des Métis face aux envahisseurs de l'Est.

Arthur S. Morton, dans A History of the Canadian West to 1870, démontre un important changement de perspective en philosophie de l'histoire[12]. Convaincu que l'histoire n'a aucun plan, aucun ordre, ni schéma, Morton n'essaye pas de créer un modèle comme tâchaient de le faire plusieurs de ses contemporains. Morton est profondément britannique; si l'on peut le relier à une thèse, c'est celle de la métropole. Il est convaincu que, pour l'Ouest du Canada, le centre métropolitain qui en cause le développement est Londres et non Montréal ou New York. Lui aussi, comme Giraud, se réfère aux importants fonds d'archives de la CBH pour sa recherche.

Les sources secondaires concernant l'Ouest provenant des communautés religieuses forment une partie importante du matériel historiographique. Certes, la correspondance des administrateurs, des évêques comme Alexandre Taché ou Vital Grandin et des prêtres renommés comme Albert Lacombe, eurent

---

[11]Joseph Kinsey Howard, L'Empire des Bois-Brulés, traduit de l'anglais par Ghislain Pouliot, Saint-Boniface, Editions des Plaines, 1989 (traduction de Strange Empire: Louis Riel and the Métis people, paru en 1951).

[12]A.S. Morton, A History of the Canadian West to 1870-71, Toronto, Thomas Nelson & Sons Ltd., 1939.

une grande influence, mais leurs propres publications et les biographies faites à leur sujet en eurent autant. C'était dans des textes comme Vingt années de mission dans le Nord-Ouest de l'Amérique que l'historien pouvait s'assurer de la version exacte des faits[13]. Ces personnages étaient instruits, plus savants sûrement que les Métis illettrés, et par conséquent, leurs opinions ont souvent été acceptées comme des faits. Les écrits hagiographiques à leur égard ne font que renforcer une image bienveillante qui répéte le language imagé des religieux du 19e siècle partout dans le monde. Il faut admettre qu'au Canada, ce genre de rhétorique appartient à la même époque que le chanoine Lionel Groulx. Les écrits qui en sont ressortis sont éloquents sur les causes nationales, politiques et surtout catholiques.

Les publications au sujet du rôle des missionnaires dans l'Ouest touchent peu à l'histoire de la mission du lac la Biche, Notre-Dame-des-Victoires[14]. Marquées par l'aspect hagiographique, elles ont leur utilité, mais puisqu'elles sont écrites par des membres de communautés religieuses, généralement pour leurs propres membres, les textes sont imprégnés d'un respect intense pour les "grands" ou "saints"

---

[13]Mgr Alex. Taché, Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique, Montréal, Sénécal, 1866.

[14]J. E. Champagne, Les missions catholiques dans l'Ouest canadien (1818-1875), Ottawa, Editions des Etudes Oblates, 1949; Estelle Mitchell, Le soleil brille à minuit, Montréal, Beauchemin, 1970; A.-G. Morice, Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien, Vol. I-III, Saint-Boniface, Oblats de Marie Immaculée, 1915.

personnages. Produits pour un auditoire particulier, ces textes ont tout de même une certaine utilité descriptive, surtout en ce qui concerne la vie religieuse.

Les travaux de recherche d'Aristide Phillipot, véritables oeuvres de Pénélope qui ont des variantes parfois labyrinthiques, nous ont servi et aidé pour cette recherche. Ils sont pour la plus grande partie conservés dans les archives de l'archevêché de Grouard-McLennan[15]. Oblat, Phillipot s'intéresse aux histoires des missions de l'Ouest et écrit l'histoire de chaque mission de son diocèse. Il publie très peu, mais ses recherches, au Canada et en Europe avant l'ère des photocopieuses, réunirent des milliers de renseignements dans des douzaines de cahiers. Elles contribuèrent à l'accumulation des sources manuscrites des archives de la communauté oblate. Cet enthousiasme pour l'histoire complète, totale et globale réduisit probablement ses chances de publication, mais son oeuvre et la documentation qu'il accumula ont tout de même contribué à l'histoire des missions catholiques dans l'Ouest canadien[16]. Quoique le travail d'histoire de Phillipot sur la mission du lac la

---

[15]Concernant le lac la Biche, il prépara au moins trois variantes de "Grouard: la perle des Vicariats Apostoliques du Canada et l'un des fiefs particuliers de la Vierge Immaculée", manuscrit, 1965, Archives de l'archevêché de Grouard-McLennan (AAGM).

[16]Il disait que tout était important. Les détails sur la vie d'Aristide Phillipot ont été obtenus de Jean Marsan, père oblat et vicaire du diocèse de Grouard-McLennan, qui l'a bien connu.

Biche ait été conservé et publié de façon artisanale, sa contribution est au niveau des sources primaires et non au niveau de l'analyse.

Les études plus récentes ont laissé tomber les anciens concepts de race ou de niveau de civilisation pour des attitudes beaucoup plus larges, visant à connaître les cultures telles qu'elles étaient. Petit à petit, les vieilles idées, trop souvent romanesques, furent presque complètement rejetées. Sylvia Van Kirk, dans Many Tender Ties, examine le rôle des femmes dans la traite des fourrures et démontre que les mariages à la façon du pays furent des arrangements stables et respectés[17]. La famille de l'Amérindienne avait un accès direct aux articles de traite et l'allogène[18] recevait l'assistance indispensable que l'épouse et sa famille pouvaient lui apporter: le gibier d'approvisionnement, les canots, les chiens ou les chevaux essentiels au transport, en plus de l'aide domestique pour la préparation des vivres, la confection des vêtements, de souliers et de raquettes. Tout comme dans le mariage arrangé dans bien d'autres cultures, les traiteurs de fourrures devaient offrir un soutien valable, sinon c'était l'échec. Van Kirk constate que les enfants nés de ces

---

[17]Sylvia Van Kirk, Many Tender Ties, Winnipeg, Watson & Dwyer Publishing Ltd., 1980.

[18]Ce terme décrit mieux, à notre avis, l'ensemble des origines diverses des hommes engagés dans le commerce des fourrures que ceux de Blancs, Europeens, Anglais, Canadiens, Français. Aussi l'avons-nous adopté pour notre étude.

relations avaient des attaches aux deux cultures, mais que le plus souvent, c'était la famille de la mère qui transmettait l'héritage culturel. Elle explique aussi le changement d'attitude envers les femmes durant deux cent ans. Nous passons des relations simples, les plus humbles, aux liens avec les dirigeants des compagnies de traite: le 19e siècle en particulier vit un changement négatif dans les attitudes des administrateurs de la CBH envers les femmes du pays qu'ils épousaient.

L'historienne Jennifer H.S. Brown publie aussi en 1980 son ouvrage sur ce même thème. Son étude approfondit davantage les relations entre les allogènes et les autochtones, tout particulièrement le rôle indispensable que joua l'Amérindienne dans le commerce des fourrures[19]. Elle retrace l'histoire du métissage depuis les débuts des contacts, précisant le rôle des employés et des administrateurs de la CNO, d'origine française ou anglaise et ceux de la CBH. Brown termine son oeuvre en comparant le métissage des Antilles à celui du Nord-Ouest canadien, ce dernier n'étant pas unique dans le monde colonial des 18e et 19e siècles.

Sans doute la baisse du commerce des pelleteries eut-il un effet néfaste sur les communautés métisses du Nord-Ouest. Tout au long du 19e siècle, les changements furent

---

[19]Jennier H. S. Brown, Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country, Vancouver, The University of British Columbia Press, 1980.

continuels: la fusion des grandes compagnies de commerce, l'effort d'éliminer le commerce libre, la disparition du bison, les besoins d'approvisionnement pour la traite des fourrures et l'élimination presque complète de l'économie qui avait été le gagne-pain des Métis. S'ensuivit une diaspora: cherchant à retrouver une vie stable après 1870, les Métis quittèrent la Rivière Rouge en grand nombre. Ces mouvements migratoires sont discutés dans les travaux de plusieurs historiens réunis par Jacqueline Peterson et Jennifer Brown dans The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America[20]. Irene M. Spry, avec "The métis and the mixed-bloods of Rupert's Land before 1870", et Verne Dusenberry, avec "Waiting for a day that never comes: the dispossessed métis of Montana", entre autres, retracent les passages et les déplacements de certains groupes de Métis. L'impression donnée est que ces Métis étaient des réfugiés, perdus, abandonnés, délaissés. Mais ceux qui ne firent pas faillite, ceux qui s'incorporèrent dans la grande société ou ceux qui étaient déjà éloignés, occupés, installés et qui gagnaient leur vie sans avoir à partir, ceux là on ne les voit pas dans ces écrits.

La communauté métisse de Batoche était une communauté créée dans ce dispersement. Originaires de la Rivière Rouge et descendants de voyageurs et de Métis, des entrepreneurs

---

[20]Jacqueline Peterson and Jennifer S.H. Brown, eds., The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1985.

voyant le besoin du charriage, de "fret" comme ils disaient, s'établirent dans la vallée de la rivière Saskatchewan du Sud durant le 19e siècle[21]. Diane Paiement les a étudiés et a démontré qu'ils étaient des gens habiles utilisant toutes les ressources à leur disposition afin de s'adapter aux changements constants de l'économie des Prairies. Elle le montre aussi lors de la reconstruction après la Rébellion du Nord-Ouest qui les impliqua et les affecta directement[22]. Nous les voyons comme des personnes de taille, posées et à l'aise dans leur milieu.

L'importance de l'influence des forces économiques sur l'évolution de la société métisse de la Rivière Rouge de 1835 à 1890, période de transition "proto-industrielle", est le sujet de la thèse de Gerhart Ens[23]. Il démontre que la traite des peaux de bison par les Métis développa des commerçants stables qui fournissaient des emplois dès 1850. En comparant deux paroisses de la Rivière Rouge, Saint-Francois-Xavier et St. Andrew's, Ens voit une profonde fragmentation chez les Métis au niveau familial en ce qui concerne leur participation à la crise de 1869-70. En leur

---

[21]De chariot, le transport se faisant en charrettes; fret est aussi un terme français relié au transport.

[22]Diane Paiement, Batoche (1870-1910), Saint-Boniface, Les Editions du Blé, 1983.

[23]Gerhard Ens, Kinship, Ethnicity, Class and the Red River Metis: The Parishes of St. Francois Xavier and St. Andrew's, Edmonton, University of Alberta, 1989 (Ph.D. dissertation).

assurant des provisions pour l'hiver, lors du conflit d'arpentage de novembre 1869, Louis Riel aurait trouvé un soutien solide de la part des ouvriers revenant de leur saison de charriage dans les brigades du Nord, particulièrement des brigades du portage la Loche où il y avait le plus de mutineries et de problèmes. Par contre, moins de traiteurs métis s'intéressaient à s'engager avec Riel, craignant nuire à leurs intérêts financiers en s'alliant à lui et ayant beaucoup plus à perdre que les simples porte-faix[24]. Se servant de généalogies pour démontrer des conflits internes dans des familles apparentées à Riel, Ens suggère que les traiteurs indigènes de la Rivière Rouge percevaient des avantages économiques en continuant l'alliance politique avec le Canada. En plus, les tactiques de saisie de biens de Riel n'étaient évidemment pas appréciées par les commerçants. L'opposition de Riel à l'utilisation du whisky pour la traite inquiétait aussi les traiteurs qui s'en servaient comme base monétaire.

Malgré son nationalisme, Riel n'arriva pas à unir les Métis de la façon décrite par de Trémaudan et par Stanley. La recherche d'Ens démontre que le concept d'appartenance à un peuple français et catholique, auquel de Trémaudan s'attache, et celui de la faiblesse d'une société primitive qui ne peut être que dispersée, comme Stanley la voyait, ne tiennent pas. Il serait préférable de voir les Métis comme

---

[24]Ibid., 115-130.

agissant de façon à profiter des ouvertures économiques: "adaptive, innovative response to new economic opportunities[25]". Mais il y a le fait que G. Simpson envisageait avec inquiétude, déjà en 1829, la possibilité de l'union en bloc des Métis de tout le Nord-Ouest[26]. Aussi le phénomène des mutineries était-il répandu; de fait, c'était chose commune depuis avant 1800: les gens qui restaient dans le Nord-Ouest refusaient de refaire leurs contrats. Tout de même, l'examen minutieux de deux paroisses nous permet d'avoir une meilleure idée de la façon d'agir des gens. La réponse définitive serait dans l'accumulation d'un répertoire des traiteurs libres métis du territoire au complet pour évaluer leur appartenance à la résistance de 1885.

Les Métis du lac la Biche ont été vus en passant dans quelques travaux historiques. Les troubles de la Rébellion du Nord Ouest et la réaction des gens de cette communauté, tels que perçus par Mgr Henri Faraud, sont inclus dans une collection de récits de l'époque[27]. Une des lettres de Faraud est publiée en entier. Faraud avait très sévèrement jugé les Métis pour ce qu'il voyait comme un manque de sang-froid dans une résistance solide et unie. Cette lettre en est une que G. Stanley cita dans son analyse des Métis, The

---

[25]Ibid., 206.

[26]Giraud, Le Métis canadien, 1080-1082.

[27]Stuart Hughes, ed., The Frog Lake "Massacre": Personal Perspectives On Ethnic Conflict, Toronto, The Carleton Library, 1976.

Birth of Western Canada. Puisque le but précis du livre est d'accumuler des attestations personnelles de l'époque sur le conflit, l'éditeur laisse la parole à ces gens.

Le rôle du clergé est révisé dans les efforts récents de la communauté oblate de rendre utile leurs collections de documents. Tout en encourageant les historiens, les anthropologues, les linguistes, les géographes et d'autres à fouiller librement dans les collections léguées par les anciens de la communauté, les oblats organisent des colloques historiques. Beaucoup reste à faire et la volonté de la Conférence oblate du Canada de promouvoir des études approfondies fait penser à la parole de l'évangile de Saint-Luc: "La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux".

La promotion par la communauté oblate de son patrimoine est justement ce qui a produit une étude du conflit entre deux districts ecclésiastiques (le vicariat de Saint-Albert et le vicariat du Mackenzie) au siècle dernier pour la mission du lac la Biche[28]. L'historien Raymond Huel démêle et clarifie la dispute qui brouilla les administrations de ce district, au sujet de cette mission prêtée pour un temps au vicariat du Mackenzie pour l'approvisionnement des

---

[28]Raymond Huel, "La mission Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche et l'approvisionnement des missions du Nord: le conflit entre Mgr V. Grandin et Mgr H. Faraud," in Raymond Huel (dir.), Western Oblate Studies 1/Etudes Oblates de l'Ouest 1, Edmonton, Western Canadian Publishers et Institut de Recherche de la Faculté Saint-Jean, 1990, 17-36.

missionnaires du Grand Nord. Cependant le rôle qu'ont joué les Métis qui habitaient dans la région n'y est pas discuté.

En ce qui concerne les écrits sur les Métis de lac la Biche, l'étude de linguistique de Patrick Douaud sur les Métis de la mission en résume beaucoup sur les parcours de cette communauté, mais étant donné son but, elle n'examine qu'en passant les activités économiques durant la période qui nous intéresse[29]. Son étude concerne l'état contemporain de la langue française de la communauté métisse qui y est établie. Il remarqua lors de sa recherche anthropologique que certaines familles marchandes du village ont des origines métisses qu'elles préfèrent renier, ce qu'il explique par les stigmates racistes envers les Métis qui prévalaient au 20^{e} siècle. Ces familles préfèraient s'identifier à leurs racines françaises plutôt qu'à leurs origines métisses[30].

Il est crucial que l'on voit clairement comment les gens vivaient dans cette communauté unique qui exista autour du lac la Biche. Dans les recherches historiques s'y rapportant, on voit rarement les Métis, on voit toujours des religieux ou des traiteurs de la CBH. Un site historique est en voie de développement à l'ancienne mission. Ces organisateurs répètent encore les éloges des efforts des missionaires qui, selon eux, ont réussi à faire "évoluer" les

---

[29]Douaud, Ethnolinguistic Profile.

[30]Ibid., 75.

habitants métis de la région, à les faire passer de leur mode de vie pré-industriel à un niveau de civilisation plus élevé[31].

Quelques travaux de recherche on été produits en préparation d'un projet de site historique à la mission. Le premier examine l'histoire des postes de traite de fourrures[32]. Un tri soigneux des récits des voyageurs, des traiteurs et des administrateurs impliqués dans le commerce des fourrures, des explorateurs et des missionnaires qui furent dans la région, se servant des archives de la CBH à Winnipeg et ailleurs, a produit un travail d'archéologie et d'histoire par l'archéologue Ed McCullough et par l'historien amateur Michael Maccagno. Centré sur l'importance des postes de fourrures tout au long du siècle jusqu'à présent, le poste de la CBH, la mission, les traiteurs libres et les résidents sont vus comme formant:

> a dynamic interacting network of personalities and relationships. Lac La Biche Mission provided spiritual guidance and comfort to the local population as well as the raw materials and skills for the development of agriculture. The missionaries also provided educational services and medical support and advice. The Hudson's Bay Company and the Metis free traders provided the capital and entrepreneurship to encourage a thriving fur industry in Lac La Biche which in turn resulted in the establishment of an

---

[31]Thomas Maccagno, "Mission Possible: The Lac La Biche Mission Historical Society", in Huel (ed.), Etudes Oblates de l'Ouest 1, 161.

[32]Edward J. McCullough and Michael Maccagno, The Fur Forts of Lac La Biche: A Preliminary Statement, Alberta Vocational Centre, Lac La Biche, Alberta and Archeological Survey of Alberta, February 1985.

> extensive communication and trade network which served to channel population movements toward Lac La Biche.[33]

Mais les Métis furent là pendant très longtemps sans la CBH et sans les religieux et la communauté était en croissance. Les compagnies montréalaises partirent pour de plus riches territoires et la CBH s'insèra difficilement dans la région, abandonnant à son tour faute de commerce. L'abandon de l'entreprise de transport vers le Nord, beaucoup plus tard, et la remise de l'administration de cette mission à un autre diocèse eurent un effet que nous ne pouvons pas considérer comme "dynamic". La présence de la CBH et de la mission furent un poids lourd pour la communauté, limitée dans les ressources naturelles requises pour approvisionner les chevaux et les bovins que le transport requérait à cette époque.

Dans un ouvrage intitulé, Lac La Biche Mission, 1853-1963: A Cultural Rendezvous, les Great Plains Research Consultants examinent le rôle de la mission dans un rapport préparé pour l'architecte du site[34]. Les interprétations des travaux hagiographiques venant du clergé sont proposées de nouveau: une grande importance est placée sur le développement de l'agriculture à la mission comme outil d'enseignement pour les Métis et sur l'influence civilisatrice que cette occupation était censée avoir. Cet aperçu statique

---

[33] Ibid., p. 194.

[34] Prepared for David Murray, Architect by Great Plains Research Consultants, Calgary, 10 December 1987.

est enraciné et ne cessera de resurgir sans une analyse approfondie de la documentation manuscrite pour arriver à comprendre qui étaient les Métis de Lac la Biche et comment ils vivaient.

Les meilleures adaptations technologiques à l'environnement particulier de la région du lac la Biche étaient en place en 1800. Sans les avances de la technologie moderne, qui put déblayer les forêts et défricher des terrains en grande quantité, l'habitat ne pouvait soutenir que peu de variances. Ses ressources primaires demeuraient les petits animaux à fourrures de la forêt et le poisson abondant du lac. Les gens qui y habitaient faisaient de la pêche pour eux-mêmes et surtout pour leurs chiens qui servaient de bêtes de somme pour le transport des provisions, l'été et l'hiver. Les voyageurs vinrent en canot, mais on peut se demander à quel point les rivières de la région sont bonnes pour ce genre de transport: les petites sont peu profondes et rocailleuses, la grande est périlleuse. Pour pêcher au lac, le canot n'est pas essentiel. Les habitants possédaient des chevaux, mais en petit nombre. Il était difficile d'avoir assez de fourrage pour en nourrir plus. Il était possible tout de même de bien vivre avec les avantages que le territoire offrait: des hommes libres s'y établirent avec leurs compagnes amérindiennes et leurs familles.

Pour revoir les interprétations proposées jusqu'ici et redonner leur place aux Métis du lac la Biche, il faut

utiliser une autre documentation. Très peu de documentation au sujet des Métis est ressortie de la région du lac la Biche durant le 19e siècle.. Une collection importante fut toutefois conservée grâce à la prévoyance de William Pearce, arpenteur et employé de la fonction publique canadienne, et en 1884, "Inspector of Dominion Lands". C'est à lui que nous devons les copies de la documentation du "Métis Land Settlement" de 1889-94 au lac la Biche[35]. Pearce était en charge de régler la distribution des "scrip" pour les terres aux réclamants métis dans cette région. Etabli par l'Acte du Manitoba en 1870, le scrip donnait aux Métis le droit à 240 acres de terrain. Il pouvait aussi être reçu en argent comptant ou être vendu, contrairement aux titres des Amérindiens à qui ce droit est toujours renié. Ceux qui faisaient application pour les scrips, devaient répondre à un questionnaire d'une quarantaine de questions, parmi lesquelles ils répondaient généralement à une douzaine. Dans certains cas, cette information nous rapporte l'histoire de cinquante années de carrière. Ce questionnaire nous offre beaucoup d'information sur les activités économiques des gens de la région. On peut voir un changement constant de propriétaires durant ces trente ou quarante années d'histoire des lots qui encerclaient le lac. Le rôle de Pearce dans cette documentation était de régler

---

[35]University of Alberta Archives, William Pearce Papers, Settlement Papers, 9/2/5/2/128-132.

les cas en analysant le matériel qui avait été accumulé sur les lots du lac la Biche en 1886 par R. Bélanger, lors de la distribution des scrips.

L'autre série de documents qui nous importe particulièrement est celle qui a été conservée par la communauté missionnaire des oblats de Marie-Immaculée, particulièrement la correspondance produite lors des efforts d'évangélisation dans le Nord-Ouest canadien et, dans le cas du lac La Biche, à cause de l'établissement d'un entrepôt pour le transport des approvisionnements vers le Nord. Les lettres comprises dans ces fonds, originant de la mission de Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche, ont été écrites par des prêtres, des frères et des religieuses et elles sont très importantes pour notre étude[36]. Le journal d'Henri Faraud, évêque du vicariat du Mackenzie, qui avait son siège épiscopal au lac la Biche, ajoute un aperçu très précis (et personnel) sur la situation de la mission catholique auprès des Métis qui y habitaient[37].

Une autre catégorie de source première est apparentée au

---

[36]On les trouve dans divers dépôts d'archives: les Archives Deschâtelets; les Archives de l'archevêché de Saint-Boniface; les Archives de l'archevêché de Grouard-McLennan; la Société historique et généalogique de Smoky River à Donnelly en Alberta, Collection de lettres du nord, transcriptions dactylographiées; les Archives provinciales de l'Alberta, Fonds oblats de la province d'Alberta-Saskatchewan.

[37]Archives de l'archidiocèse de Grouard-McLennan (AAGM), Henri Faraud, Journal, 1879-1891.

journal de voyageur. Les religieux écrivaient régulièrement aux sujet des missions partout dans le monde, donnant des rapports qui signalent un sentiment d'appartenance à une grande équipe mondiale évangélisatrice. Des chroniques de la mission au lac la Biche passaient assez régulièrement au 19e siècle dans le journal périodique oblat, Missions de la congrégation des oblats de Marie Immaculée, et dans d'autres revues catholiques du même genre[38].

Ce genre de revue visait le lecteur catholique dans l'espoir de recueillir les offrandes des généreux donateurs, et aussi pour les tenir au courant de l'état des missions lointaines. Dans ces revues, la mission du lac la Biche donne toujours l'impression d'être un grand succès malgré une pauvreté que les missionnaires admettent volontiers, ayant toujours besoin de fonds. La perspective se rapproche de celle du "gentleman" voyageur, cultivé et supérieur à toute culture indigène. Précurseur religieux du genre de périodiques qu'est le National Geographic, le monde entier y passait, du Ceylan, au Natal, en passant par le Texas, et l'on y traitait de tous les sujets: les épidémies, les longs voyages, le froid glacial de -50° C. du Canada, les sueurs des tropiques, des descriptions ethnographiques, la correspondance des religieux en mission et la rhétorique de l'époque. Nous avons ajouté un example du style fleuri,

---

[38]Missions de la congrégation des oblats de Marie-Immaculée, Paris, Typographie Henuyer et Fils, Tomes 1865, 1880, 1930.

concernant les débuts des efforts des missionaires au lac la Biche:

> Le P. REMAS accompagna son évêque jusqu'au lac la Biche, où tous les deux virent se prolonger les pieux travaux et les saintes consolations qui avaient été leur partage au lac Sainte-Anne[39].

Pour notre étude, les Missions sont importants puisqu'ils présentent la philosophie de ces religieux qui sont partie intégrante de notre recherche.

Les recensements du Canada de 1881 et de 1891 ajoutent des détails importants sur la population formant la communauté du lac la Biche[40]. La grandeur des familles, le nombres d'enfants, les familles étendues, les liens de parenté, beaucoup de cette information s'y retrouve. Au sujet de CBH, les mémoires d'un ancien employé, John Henry Moberly, fournissent aussi beaucoup d'information[41]. Les relations entre la mission, le bourgeois de la CBH et les autres traiteurs de la région sont le sujet de plusieurs réflexions dans la correspondance des religieux et le journal de Mgr Faraud aide à combler des lacunes qui existent. Un peu de documentation provenant de Joseph Ladouceur, un ancien traiteur métis au lac la Biche a été

---

[39]H. Faraud, "Missions de la Rivière-Rouge", Missions, 1866, 157.

[40]APA, Microfilm, Archives publiques du Canada, Recensements, C-13285, 1881, Battleford and vicinity; T6425, T-6427, 1891, Lac la Biche and vicinity.

[41]Henry John Moberly. When Fur Was King, London and Toronto, J.M. Dent and Sons Limited, 1929.

conservée[42]. Quelques détails sur les traiteurs indépendants parviennent de l'Edmonton Bulletin[43] et des rapports financiers de Mgr Faraud[44].

Dans cette région, carrefour pour les allogènes, ou chantier pour les chercheurs de fourrure et de fortune, la contribution des résidents métis, les fondateurs véritables, mérite d'être considérée. Leur rôle de commerçants indépendants était une compétition importante. On les a jugés trop profiteurs à cause de leur habilité à profiter des situations avantageuses[45]. Ils n'ont été vus que comme des chiffres par les communautés religieuses, à l'époque d'un essor évangéliste dont le but était de gagner les âmes "païennes" du monde entier au christianisme. Les Métis vinrent au lac la Biche tout au long du 19e siècle pour s'installer et vivre tranquillement avec leurs familles. Ce n'était pas pour s'éloigner de la civilisation mais pour mieux en faire partie.

---

[42]APA, Joseph Ladouceur, 72.88 SE.

[43]Natalie Sharpe, "The Edmonton Bulletin's Views on Half-Breed Scrip (1881-1906)", Metis Association of Alberta, Land Claims Research Final Report, April 18, 1978. Mme Sharpe nous a aussi prêté le recueil de notes qui accompagnait son rapport final.

[44]AAGM, Cahier de recettes de la mission du lac La Biche, 1879.

[45]Giraud, Le Métis canadien, 1080-1092.

CHAPITRE II

Les débuts de la communauté du lac la Biche (1790-1850)

Dans l'expansion du commerce pour les pelleteries des régions septentrionales, une communauté relativement stable s'établit au lac la Biche. La période de résidence semble avoir été saisonnière: on en partait, mais on y revenait. A partir du bassin hydrographique de la rivière Churchill, l'entrepreneur audacieux avait accès, par le lac, au bassin convoité de l'Athabasca supérieur, l'"Eldorado" du commerce des fourrures de l'Amérique du Nord. Depuis des millénaires, les richesses naturelles de la forêt boréale, qui entoure le lac, et les ressources alimentaires de ce dernier avait fait de ce lieu un habitat privilégié pour les autochtones[1].

Les premiers traiteurs de fourrures profitèrent des avantages du lieu et apprirent comment y vivre bien, à la bonne saison. Les compagnies de fourrures vinrent et passèrent, laissant dans leur sillage des engagés qui avaient fini leur contrat et refusaient de se ré-engager. Au fil du temps, d'autres hommes libres s'ajoutèrent à l'agglomération et lorsqu'ils devaient partir pour la chasse, ils pouvaient y laisser leurs familles, confiants qu'ils étaient

---

[1]Edward J. McCullough, Prehistoric Cultural Dynamics of the Lac La Biche Region, Edmonton, Archeological Survey of Alberta, Occ. Paper No. 18, Alberta Culture, Historical Resources Division, 1982.

dans un endroit d'approvisionnement sûr. Vers 1850, ils devaient être deux ou trois cents personnes, et ils donnaient du fil à retordre à la CBH. Nous retracerons leur périple au cours de ce chapitre.

Vers la fin du 18e siècle, on se rendait au lac la Biche par deux routes. De l'est, en provenance de la rivière Saskatchewan du Nord ou des lacs en amont de la rivière Churchill (le lac la Loche, le lac Froid, le lac Orignal), un court portage menait du lac des Castors au lac la Biche, après la remontée en canot de la tortueuse petite rivière des Castors. Du sud, on pouvait s'y rendre à cheval à partir de la rivière Saskatchewan du Nord. Les voyageurs pouvaient descendre cette dernière jusqu'au lac Winnipeg et de là, se diriger soit vers la Rivière Rouge ou vers York Factory, sur les bords de la baie d'Hudson. Un autre débouché existait en plus: la voie des prairies qui s'étendent au sud vers les Etats-Unis. Cette dernière semble avoir pris de l'importance après le milieu du siècle: la plaine ondulante avec les îlots de bois ici et là, des ravins et des coulées où l'on pouvait bien s'abriter, des immenses troupeaux de bisons et, plus loin vers le Sud, un marché où les commerçants métis de la Rivière Rouge allaient chercher leurs marchandises.

Les premiers écrits au sujet du lac la Biche viennent de la correspondance, des rapports, des itinéraires, des journaux intimes et des récits des explorateurs et des commer-

çants de fourrures, qui s'y sont rendus les premiers en canot. La fin du 18e siècle dans le Nord-Ouest est marquée par la concurrence féroce pour les fourrures qui s'était manifestée dans l'Athabasca. Les traiteurs de fourrures de la CNO avaient de l'avance dans cette région et s'y étaient aventurés à partir du portage la Loche et de la rivière Saskatchewan du Nord. Mais la CBH était aussi dans les environs du lac Orignal en 1768; William Pink aurait passé non loin du lac, ayant remonté la rivière des Castors et continué vers l'Ouest[2]. En 1783, un poste sur la rivière Pembina à la confluence de l'Athabasca (la rivière Clearwater et le fort McMurray d'aujourd'hui) a dû être abandonné à cause d'une épidémie de petite vérole qui anéantit les Amérindiens de la région[3]. Les deux compagnies étaient dans les parages, mais la CNO était mieux enracinée.

David Thompson, l'explorateur et traiteur de fourrures hiverne au lac la Biche en 1798-99 et y construit un poste pour la CNO[4]. Les employés de la CBH connaissent encore mal les sentiers et les routes d'accès; c'est seulement l'année suivante qu'ils arrivent à trouver trois "free Canadians" qui acceptent de les reconduire par bateau; ils étaient

---

[2]Morton, A History of the Canadian West, 278.

[3]Moberly, When Fur Was King, 142.

[4]Alice M. Johnson, ed., Saskatchewan Journals and Correspondence: Edmonton House, 1795-1800; Chesterfield House, 1800-1802, London, The Hudson's Bay Record Society, 1967, lxii-lxiv.

venus du lac la Biche à Buckingham House sur la rivière Saskatchewan du Nord pour échanger leurs pelleteries[5]. De cette façon, Peter Fidler vient à s'y rendre et à y établir le poste de Greenwich House pour la CBH. On devait s'attendre de continuer à y aller par la rivière puisque les employés de la CBH préparaient des bateaux durant l'été de 1799:

> Gilbert Laughton and his party are building a small canoe for two Indian Guides intended for the Beaver River to conduct canoes to the Red Deers Lake, the smith making nails for the boats, and the rest fitting boats sails, oars and rigging[6].

C'est tout de même étonnant qu'on ait attaché une si grande importance à l'accès par la rivière, à moins de considérer trop risqué de s'aventurer sur la prairie avec des chevaux, surtout pour ceux qui voyageaient en petit groupe. A l'époque, ce devait être la plaine dégagée d'anciens brûlés qui composait presqu'entièrement l'étendue de terre entre la rivière Saskatchewan du Nord et le lac la Biche. George Dawson, qui passa dans la région en 1879 durant son voyage d'exploration, notait que la prairie était dégagée de la rivière au lac la Biche avec quelques kilomètres de trembles seulement auprès du grand lac[7]. Les missionnaires mentionnent la même chose. L'hiver, il y

---

[5]Ibid., J. Bird à P. Fidler, 206.

[6]Ibid., "Journal of William Tomison, Chief Factor for HBC", Edmonton House, 8 mai 1799, 166.

[7]McCullough, Prehistoric Cultural Dynamics of the Lac La Biche Region, 1.

avait entre les nombreux lacs de pêche, des sentiers bien précis tracés pour s'y rendre; ces sentiers, le gouverneur de la CBH, George Simpson les avait suivi vers 1825[8]. Il était impossible de se perdre sur ces sentiers dans la neige. En suivant la même piste, il avait rejoint six différents lacs.

Au début du siècle, une autre compagnie de traite, la Compagnie XY, était venue s'installer au bord du lac la Biche[9]. L'établissement de ces postes fait partie de la course furieuse et violente pour les pelleteries qui n'aboutit qu'avec le fusionnement des compagnies de fourrures en 1821. En concurrence vive avec la CNO, la XY est absorbée par sa rivale en 1804. Le poste de la CNO resta jusqu'en 1821; on l'abandonna lors de la fusion. Celui de la CBH fut successivement délaissé et repris pour être fermé en 1823, pour de bon[10]. Les cycles épidémiques des bêtes de fourrures, le piégeage trop intensif et le développement d'autres avenues de sortie des fourrures furent des facteurs qui contribuèrent au retrait des compagnies de traite des fourrures de la région.

Malgré tout, les compagnies montréalaises étaient bien

---

[8]Ibid., 66.

[9]McCullough and Maccagno, The Fur Forts of Lac la Biche, 45. La XY était la compagnie d'Alexander Mackenzie. Ses employés étaient surnommé les petits ou, plus cyniquement, les "potties" par ceux de la CBH.

[10]Ibid., 70-77.

portantes et elles payaient à leurs employés, qui venaient presque tous du Bas-Canada, des gages deux fois plus élevés que celles de la CBH[11]. En conséquence, cette dernière avait de la difficulté à faire renouveler les contrats de ses employés, qui non seulement se plaignaient des mauvaises gages, mais aussi se mettaient en grève. La nourriture était une cause de mécontentement, puisque les voyageurs abordant la prairie pouvaient se nourrir de viande de bison, qu'ils préfèraient au poisson que la forêt boréale imposait. Pour aller dans l'Athabasca, ils exigeaient de meilleurs salaires. Vues sous cet angle, les difficultés de Fidler sont plus claires.

Le castor du territoire semble avoir été épuisé assez rapidement, puisque Fidler commente qu'il y en a déjà peu en 1800 au lac la Biche.

> At 9 am. Mr Isham, William Dunnett and James Hay arrived here from Buckingham House who are to summer here or follow the Bungees and Ottaways where they may go, as there are very few Beaver to be found around this place.[12]

Greenwich House ne put maintenir la concurrence et cessa

---

[11]Moodie, Kaye, Lytwyn and Ray, "Peoples of the Boreal Forest and Parkland", plate 65, Historical Atlas of Canada, Vol. I, R. Cole Harris, editor, Geoffrey J. Matthews, cartographer designer, Toronto, University of Toronto Press, 1987; Johnson, Saskatchewan Journals and Correspondence, cii, n. 1.

[12]Johnson, Saskatchewan Journals and Correspondence, 24, 2.

d'en tirer des fourrures après trois ans d'opération[13]. On reprit le poste en 1817[14]. En 1823, la CBH abandonne complètement le poste du lac la Biche, mais, pour continuer à en retirer les pelleteries, Simpson fait ouvrir l'année suivante une piste à partir du fort Assiniboine, près du fort Edmonton[15]. C'est un nommé Cardinal the Freeman, un résident du lac la Biche, qui ouvre le sentier[16]. En 1827, un nommé Ladouceur, aussi du même endroit, cueille le pelu pour la CBH[17]. Un autre nom nous vient du début du siècle, Antoine Desjarlaix, un traiteur du lac la Biche qui rapportait des fourrures à la CNO. Après 1805, il se mit à travailler pour la CBH[18]. Dans le bassin de l'Athabasca où la CNO et la XY avaient été dominantes, quelques anciens employés des compagnies de Montréal restèrent, et prirent des engagements avec la grande compagnie. Il est généralement accepté par les historiens de la consolidation que la

---

[13]Ibid., Trade Returns from York Factory, 1796-1802, Appendix A.

[14]McCullough and Maccagno, The Fur Forts of Lac la Biche, 70.

[15]Giraud, Le Métis canadien, 1014.

[16]Ibid.

[17]McCullough and Maccagno, The Fur Forts of Lac La Biche, 83.

[18]Elliot Coues, New Light on the Early History of the Greater Northwest, "The Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson", Vol. II, The Saskatchewan and Columbia Rivers, Minneapolis, Ross and Haines, 1965, (première édition 1897), 620.

transition fut difficile[19]. Ceux qui avaient profité de la traite libre, généralement des Métis, étaient très hostiles envers les efforts de la CBH pour créer un monopole et les engagés de la CNO avaient accueilli la fusion avec beaucoup de méfiance, se voyant perdants dans l'affaire. Mais dans la région de l'Athabasca, éloignée des événements politiques de la Rivière Rouge, le choc fut probablement moins rude.

La hauteur des terres qui partage les eaux au nord et à l'est à quelques kilomètres au sud du lac la Biche a une grande importance dans son histoire. Les eaux du lac s'écoulent vers le nord-ouest par la petite rivière la Biche dans la grande rivière Athabasca[20]. A trois kilomètres au sud, un ruisseau du lac des Castors alimente la petite rivière des Castors qui descend vers l'est et le nord, rejoignant à la longue la rivière Churchill. En 1810, Alexander Henry mentionne dans le journal du poste de Terre Blanche, sur la rivière Saskatchewan du Nord, que les Métis y chevauchaient en une journée du lac la Biche où ils habitaient[21]. Cette proximité des prairies était avantageuse pour le transport des fourrures par caravanes de

---

[19]Robert Rumilly, La compagnie du Nord-Ouest, Montréal, Fides, 1980, 282-287; Stanley, The Birth of Western Canada, 11.

[20]Le mot "Athabasca" signifie "biche" en cris. En anglais, on disait "Red Deer" pour la petite rivière la Biche et pour le lac.

[21]Coues, The Manuscript Journals of Alexander Henry and of David Thompson, 614.

chevaux pour les sortir du bassin de l'Athabasca. L'hiver et l'été, les chiens tiraient des charges. H.J. Moberly dans ses mémoires expliquait que s'il n'y avait pas de chevaux, le chiens devaient travailler plus fort[22].

Depuis la rivière Saskatchewan du Nord à la Montée, devenu le fort Carlton sous la CBH, le cheval prenait de plus en plus d'importance pour le transport. C'était là, qu'au 18e siècle, les compagnies de Montréal entraient dans la portion extrême ouest du bassin du système Churchill en se dirigeant vers le lac Orignal et le lac Froid. Dans la forêt boréale le canot servait toujours, mais en 1800 le cheval servait aussi, plutôt pour les Prairies. Dans ces dernières, il n'y avait pas de problème pour nourrir les chevaux: il suffisait de leur donner le temps de paître le soir et la nuit. Mais dans la forêt, c'était plus difficile d'avoir suffisamment de fourrage pour les chevaux. En 1800, Peter Fidler écrivait du lac la Biche que les chevaux de la CBH avaient été reconduits à Buckingham House, où il y a de la prairie, pour y passer l'hiver[23].

La rivière des Castors a dû servir pour le transport lorsque le transport chevalin n'était pas disponible, n'étant un passage bon que pour des petites charges. Elle est toujours difficile à voyager, malgré un portage aisé, mais marécageux, entre les bassins de l'Athabasca et du

---

[22]Moberly, When Fur Was King, 68.

[23]Johnson, Saskatchewan Journals and Correspondence, 216.

Churchill. Sans escarpement renommé comme celui du côté nord du portage la Loche, la rivière des Castors a une grosse colline que les voyageurs appelaient la Jolie Butte. Autrement, la rivière est extrêmement sinueuse, lente et peu profonde. Elle est décevante lorsque elle est examinée sur les cartes géographiques puisqu'elle semble être assez directe, mais ses aléas interminables et sa profondeur de 20 centimètres en moyenne la rendaient impraticable pour le transport lourd et massif essentiel pour l'approvisionnement du Grand Nord[24]. La rivière était souvent si peu profonde qu'il fallait porter une grosse portion des ballots et marcher dans l'eau, pour éviter de briser l'écorce mince des canots contre les rochers.

En plus, il était impossible de s'approvisionner en voyageant comme le faisait normalement les voyageurs, le gibier étant très rare dans cette région[25]. Ce dernier fait n'indique pas qu'il y aurait eu là un important corridor de traffic aux vivres épuisé, mais plutôt que l'épaisseur de la forêt diminuait le fourrage pour le gibier[26]. Dans les zones passantes, les endroits éclaircis étaient plus

---

[24]Eric W. Morse, Les routes des voyageurs: hier et aujourd'hui, Ottawa, Imprimeur de la Reine et Contrôleur de la Papeterie, 1969, 102; Morton, A History of the Canadian West, 712.

[25]Johnson, Saskatchewan Journals and Correspondence, James Bird à M. Auld, 18 novembre 1799, 225.

[26]Aujourd'hui, cette région à été livrée à l'agriculture et il n'y a jamais eu autant de gros gibier.

communs, l'usage du feu pour ouvrir des prairies étant la pratique courante.

Pour les petits trafiquants, ceux qui n'étaient pas pressés, qui n'avaient pas à gérer des entreprises de taille, il n'y avait aucun problème; s'ils en avaient le temps, la rivière était passable. Ceux qui n'avaient aucun choix y passaient aussi. David Thompson se servit du passage brièvement au début du 19e siècle, lors des conflits qui l'avaient opposé à la tribu des Kootenay dans les Rocheuses le long du passage par la rivière Saskatchewan[27]. Evitant de près d'être pris dans une escarmouche par eux en 1807, il se retira et jugea que pour ceux qui se dirigaient vers le Pacifique, il serait préférable de passer dans les Rocheuses en amont de la rivière Athabasca, un peu plus loin au nord.

Son importance comme route vers l'Ouest fut de courte durée. C'est avec l'arrivée du gouverneur George Simpson, en 1821, qui essayait de rendre efficace la grande CBH, que le temps considérable qu'il fallait prendre pour remonter cette rivière vint à ne plus valoir l'effort. Après y avoir fait un désagréable passage en 1823, Simpson fit abandonner cette route. Mais les fourrures, particulièrement celles de rat musqué et de martre, qui se vendaient bien en Allemagne et en Chine, étaient écoulées par le Pacifique dans l'expan-

---

[27]Marius Barbeau, Indian Days on the Western Prairies, National Museum of Canada, Department of the Secretary of State, 1965, No. 163, Anthropological Series No. 46, (édition originale: 1960), 14.

sion mondiale du marché des fourrures[28].

Nous savons que des Canadiens français s'établirent au lac la Biche. Eux aussi, comme les Métis, semblaient voyager partout dans l'immense territoire entre les montagnes Rocheuses, la rivière la Paix, le Petit Lac des Esclaves, la rivière Saskatchewan du Nord et plus loin encore. Peter Fidler écrivait à l'automme de 1799 que 20 Canadiens étaient partis du lac la Biche pour se rendre au Petit Lac des Esclaves[29]. Les traiteurs de fourrures canadiens-français, métis et amérindiens qui s'en retournaient vers l'Est du pays à partir des montagnes, de la rivière la Paix ou du Petit Lac des Esclaves passaient par la rivière Athabasca, remontaient la petite rivière la Biche et traversaient le lac la Biche pour se rendre à la rivière Saskatchewan ou au bassin de la Churchill.

Durant un passage en canot par le lac la Biche en 1812, David Thompson rencontra Antoine Desjarlaix, traiteur avec la CBH. Un peu plus loin, il croisa un nommé Nadeau, un homme libre établi au bord de la rivière des Castors. Desjarlaix était toujours là deux ans plus tard, lorsque Gabriel Franchère l'y avait rencontré; Desjarlaix lui avait demandé de lui lire des lettres qu'il avait reçues depuis

---

[28]E.E. Rich, The History of the Hudson's Bay Company: 1670-1870, London, The Hudson's Bay Record Society, 1959, 190, 445.

[29]Johnson, Saskatchewan Journals and Correspondence, 216.

deux ans déjà[30]. D'autres vinrent rejoindre ces résidents. Les noms Desjarlaix, Ladouceur et Cardinal sont d'ailleurs les plus courants dans cette région à l'époque.

Parmi ceux qui s'établirent au lac la Biche, il y avait un groupe important: les nombreux Amérindiens qui avaient été employés par les compagnies de traite. Ils hivernaient au lac la Biche; ils en partaient en bateaux au printemps, mais n'en étaient pas originaires[31]. A l'automne de 1799, Peter Fidler écrivait que les "Bungees and Ottoways ... are the only Indians about this place"[32]. Fidler, qui venait d'arriver dans la région et qui ne comprenait pas leur parler (le Bungee), se vit abandonné par son interprète, qui alla rejoindre les Canadiens[33]. Ces Amérindiens étaient venus avec les Montréalais et traitaient toujours avec eux. Ils étaient de bons piégeurs. Fidler doutait de pouvoir entretenir la traite avec eux.

> Most part of the Bungees winters here, but their long attachement to the Canadians, and this being our first year amongst them, our prospect of trade in consequence I doubt will not be much this winter[34].

---

[30]McCullough and Maccagno, The Fur Forts of Lac La Biche, 68.

[31]Johnson, Saskatchewan Journals and Correspondence, 201.

[32]Ibid., 216-217, 6, n.2. On surnommait les Amérindiens Chippewa (Ojibwa ou Saulteaux) "Bungees", d'un mot Chippewa significant "trop petit" ou "pas assez" qu'ils répètaient en négociant.

[33]Ibid.

[34]Ibid.

Les Bungees devaient faire tout en leur pouvoir pour éloigner toute concurrence qui aurait pu venir de la part des Amérindiens de la région. Parmi ces derniers, ceux de la région de Meadow Lake refusaient de guider la CBH au lac la Biche.

> Shall set off to the Red Deers Lake this day...with three men in a canoe without a day's allowance of meat and without a pilot, as we could not by any means engage into conduct us there, all the Indians in this quarter being frightened of the Bungees, so that we shall have to both hunt and grope our way there[35].

Il devait y avoir à cette période ces deux groupes de gens employés au commerce des fourrures, qui vivaient au lac la Biche de façon permanente. Nous ne savons pas combien d'entre eux restèrent dans la région, mais il est vraisemblable qu'ils faisaient partie des "freemen and vagabonds" du lac la Biche auquel Alexander Henry réfère dix ans plus tard[36].

Ces "Canadiens" et ces Amérindiens continuèrent à poursuivre le pelu où ils le pouvaient, couvrant un territoire énorme, des montagnes au Grand Nord et aux Prairies[37]. George Simpson comprenait les avantages de traiter avec ces gens. En 1820-21, il écrit au sujet du

---

[35] Ibid., 213.

[36] Coues, New Light on the Early History of the Greater Northwest, 614.

[37] Trudy Nicks, "Grande Cache: The historical development of an indigenous Alberta métis population", J. Peterson and J.S.H. Brown, eds., The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America, 165.

poste de Saint Mary's dans le district de Rivière-la-Paix que les hommes libres, les Iroquois et leur progéniture étaient de bons chasseurs et que, quoiqu'ils exigeaient un prix plus élevé pour leurs pelleteries que les Amérindiens, cela en valait le coût puisqu'ils étaient aussi de très bons approvisionneurs:

> if we had the means of supplying the wants of these people, and that they were treated with a little attention, there is no doubt that we should in a very short time come in for a great proportion of their Trade; they like the Indians have been tyrannized over by the North West Compy., and would gladly shake off the yoke, if we could but convince them that we are determined to keep our ground, but the wretched figure that we make, compared with our opponents, induces them to believe that our cause is desperate, that we must soon be compelled to abandon the District, and that they will be at the Mercy of their former Oppressors; so that as yet our intercourse with these people had been very limited[38].

Si les avantages de traiter avec ces derniers étaient évidents pour la CBH, les moyens de le faire avec brio les dépassaient. La compagnie avait énormement de difficulté à transporter le matériel de troc requis et ne voulait pas donner des prix avantageux.

Ces bons chasseurs vinrent à réduire les ressources naturelles du pays et risquaient d'éteindre le gibier complètement. La CBH se vit obliger d'imposer des restrictions dans certains territoires. Quelques années plus tard, Simpson reprochait aux hommes libres du lac la Biche et du Petit Lac

---

[38]E.E. Rich (ed.), Journal of Occurences in the Athabasca Department by George Simpson, 1820 and 1821, and Report, Toronto, The Champlain Society, 1938, 380-381. L'épellation de Simpson n'a pas été modifiée.

des Esclaves de s'obstiner en dépit de ses réprimandes sévères à détruire les pelleteries par une chasse effrénée[39].

Les autres peuples amérindiens de la région étaient les Montagnais-Chipewyan, habitant dans la région du lac la Biche et du lac Froid[40]. Ils ne se mêlèrent pas beaucoup avec les autres gens du lac la Biche, ne venant que pour traiter leurs fourrures et s'approvisionner. Les Français qui vinrent les appelaient Montagnais, mais ceci est une appelation trompeuse puisqu'ils n'ont aucune alliance avec les Montagnais algonquins du Québec. J.-B. Thibault, le premier missionnaire catholique dans la région, avait reçu des plaintes de ses guides autochtones du lac Froid qui l'avait conduit au lac la Biche, que le poisson blanc du lac la Biche n'était pas bon[41]. Un tel commentaire peut sembler anodin, mais il illustre le fait qu'il y avait peu de rapprochement entre les Amérindiens du lac la Biche, les Cris des Plaines et les Chipewyans. Il soutient l'hypothèse que ces derniers sont venus assez récemment dans la région,

---

[39]"Rapport de Simpson", 20 août 1827, cité dans Giraud, Le Métis canadien, 1049, f.4.

[40]James G.E. Smith, "Chipewyan", in William Sturtevant (gen. ed.), Handbook of North American Indians, Vol. 6, The Subarctic, Washington, Smithsonian Institute, 1981, 283.

[41]AAGM, Fonds Aristide Phillipot, Vol. 7, "Rapport sur les Missions du diocèse du Québec", janvier, 1860, Vol. 6, lettre de J.-B. Thibault à Mgr Provencher, Ft. Pitt, le 26 décembre 1843.

probablement depuis les contacts avec les traiteurs de fourrures au 18e siècle[42]. Les missionnaires entretenaient de bonnes relations avec eux et les visitaient régulièrement.

Dans sa description des Amérindiens, George Simpson note que les Chipewyans, peuple Déné, avaient un grand territoire de chasse: il s'étendait du lac Athabasca au Grand Nord, descendait jusqu'au portage la Loche et suivait la rivière Pembina jusqu'à la confluence de l'Athabasca et jusqu'à la rivière la Paix[43]. Les Chipewyans ne fréquentaient pas les Prairies; en effet, lorsqu'un voyageur, un nommé Cardinal, en avait conduits au fort Edmonton en 1828, ils avaient été perçus comme de grandes curiosités, "provoquant même l'étonnement des tribus du voisinage"[44]. Dans son rapport, Simpson ne mentionne pas du tout les Chipewyan de la région du lac la Biche, ne semblant même pas savoir qu'ils sont là.

Il y avait aussi des Cris au lac la Biche. Leur occupation de la région devait aussi être périodique, variant à cause de la pression venant des "Bungee" au début du siècle. Situé à trois kilomètres au sud, le lac des Castors est dans le bassin de la rivière Churchill. Comme il n'y a aucun contact entre les eaux du lac la Biche et celles du lac des

---

[42]McCullough, Prehistoric Cultural Dynamics of the Lac La Biche Region, 39-52.

[43]Simpson, Athabasca Journal, 355.

[44]Giraud, Le Métis canadien, 1021.

Castors, il n'y a pas les mêmes espèces de poissons; il n'y a qu'une saison de frai, au printemps[45]. Des Cris habitaient au lac des Castors vers 1860. Même si la pêche y était moins bonne, comme les Bungees, les Métis et les hommes libres dominaient le grand lac, il est fort probable que les plus faibles se contentaient des plus petits lacs. Il y en a des dizaines par là: le lac du Poisson-Blanc, le lac du Bon-Poisson (Goodfish Lake), le lac des Oeufs; ils ne sont pas aussi profonds, ni aussi grands, mais pour des petits groupes il sont probablement suffisants pendant un certain temps. Le poisson venant à manquer, les Prairies offraient le bison, la nourriture préférée. Les résidents de lac la Biche chassaient aussi sur la plaine et leurs contacts avec les Cris ont dû avec le temps adoucir leurs relations, puisque, d'après les missionnaires, la langue principale au lac la Biche vers 1850 était le cris. Selon les recensements de 1881 et 1891, les épouses des résidents étaient très souvent des Amérindiennes nées dans le Nord-Ouest[46].

Le lac la Biche est très riche en ressources et en vivres. L'abondance des espèces de poissons donne deux saisons de frai, qui apportaient un rendement de pêche indispensable. Cet approvisionnement au cours des automnes

---

[45]Morley Pinsent, "A Comparative Limnological Study of Lac la Biche and Beaver Lake", M.Sc. thesis, Edmonton, University of Alberta, 1967.

[46]Recensement du Canada, 1881.

et des hivers faisait partie du cycle de subsistance depuis des siècles[47]. Les bas-fonds entourant les nombreuses îles du lac étaient des pêcheries accessibles et fiables. On pêchait sur des grèves de sable d'un mètre de profondeur environ. L'ancien employé de la CBH, John Henry Moberly, qui passa plusieurs années dans cette région, décrit dans ses mémoires des pêches aux flambeaux d'écorce de bouleau, où un millier de poissons pouvaient être pris à la lance durant une nuit[48]. Dans d'autres endroits moins accessibles la pêche se faisait avec des filets ou des rets. On prenait le poisson blanc au temps du frai de l'automne et aussi l'hiver, au moyen de rets tendus sous la glace.

Giraud indique que les pêcheurs métis du lac Sainte-Anne, un lac important pour l'approvisionnement du fort Edmonton et des brigades se dirigeant vers l'Ouest, étaient souvent forcés d'interrompre leur pêche ou de s'en passer complètement certaines années à cause des grandes tempêtes de vent qui les retardaient et les forçaient à tendre des filets sous la glace mal prise et instable de l'automne[49]. Il est possible que géographiquement le lac la Biche est mieux situé que le lac Sainte-Anne pour des pêches mieux protègées des rafales. Mais lorsque la glace devenait trop

---

[47]McCullough, Prehistorical Cultural Dynamics of the lac la Biche region, 59-63.

[48]Moberly, When Fur Was King, 86-87.

[49]Giraud, Le Métis canadien, 1020.

épaisse pour les filets, on allait sur la prairie chasser le bison[50].

L'hiver, le bison des plaines se réfugiait dans les forêts environnantes, s'ajoutant à l'autre gros gibier, ce qui contribuait à donner de la variété au régime alimentaire. Pour les chasseurs, le bison des bois, l'orignal, le chevreuil et le caribou des bois ("woodland caribou") s'y trouvaient à l'année longue. Dans la neige profonde, ces animaux pouvaient être abattus à la lance. Avec l'arrivée des oiseaux de toutes espèces au printemps, les canards, les outardes, les poules d'eaux, les grèbes, les mauves, les perdrix et leurs oeufs ajoutaient d'autres choix pour l'alimentation. Les pelages de castor, de martre, de vison, de lynx, de rat musqué et d'autres petites bêtes de cette forêt boréale fournissaient d'amples fourrures pour l'habillement et, avec la venue des Blancs, pour la traite. Mais, comme dans toute zone boréale, il y avait des fluctuations cycliques de la faune. Lorsque survenaient ces épidémies, la famine ou des périodes de privations suivaient, qui ne pouvaient être évitées par les habitants que par une bonne réserve de poisson séché, fumé ou congelé. Les années où le poisson venait à manquer étaient beaucoup plus rares.

Avec ces ressources naturelles, la situation économique de la région du lac la Biche différait dans certains

---

[50] Ibid., 1076.

aspects de celle de la Rivière Rouge, où l'économie du sud-est des prairies était particulièrement basée sur le bison, sur l'approvisionnement des brigades et sur la traite libre vers les Etats-Unis. Au lac la Biche, les résidents avaient une plus grande variété de gros gibier et un bon accès au petit gibier de piégeage pour le troc avec les colporteurs ou avec la CBH. Ils avaient, en plus, le poisson du lac comme nourriture pour les chiens, leur premier mode de transport. Des traiteurs de fourrures libres venaient de la Rivière Rouge et des Etats-Unis ou, encore, ils étaient des entrepreneurs de la région, qui se décidaient de transporter eux-mêmes leurs pelleteries et d'en récolter les profits[51]. Les fourrures, la chasse, la pêche étaient la base de l'économie locale et le travail extérieur se composait de la chasse au bison sur les prairies et de divers contrats de transport. Des membres de la communauté du lac la Biche travaillaient beaucoup au portage la Loche pour la CBH[52]. Ces travaux étaient rémunérés en nature, plutôt qu'en espèces. Les Métis échangeaient ces marchandises contre des pelleteries qu'ils revendaient eux-mêmes aux postes de la CBH pour des prix beaucoup plus avantageux.

Les activités économiques dans la communauté de lac la Biche étaient diverses. Elle faisait partie du commerce de fourrures et l'approvisionnement y consistait de la chasse,

---

[51]Giraud, Le Métis canadien, 894.

[52]Ibid., 1052.

de la pêche et des travaux de subsistance dans lesquels les femmes avaient le rôle primordial, la cueillette de fruits, la préparation de la viande, le séchage du poisson et la préparation de vêtements et de souliers. Toujours dans le commerce des fourrures, y incluant le transport, il y avait les piégeurs et les traiteurs de fourrures, les voyageurs des canots, les guides, les charretiers, les bateliers, les hâleurs. Plusieurs travaux se rattachent à l'entretien des bêtes de somme: la pêche pour nourrir les chiens, l'élevage, le dressage et la garde des chevaux ainsi que la culture et la récolte des foins.

L'importance de certaines activités a changé dès le début du 19^{e} siècle. Le canot et tous les travaux qui s'y rattachaient ont diminué d'importance: les fabriquants de canots, ceux qui allaient chercher l'écorce de bouleau et la gomme d'épinette et ceux qui préparaient le "wattap", la racine d'épinette qui servait de fil pour coudre et ficeler le canot. Par contre, le cheval et les bovins essentiels aux brigades passant par la prairie prirent de l'importance. Nous avons de la difficulté à considérer certaines activités comme des métiers, mais l'élevage et le dressage des chiens dans une société où le chien sert pour le transport doivent être vus comme partie intégrante de ces activités économiques.

Tous ces travaux se chevauchent, c'est-à-dire le chasseur occupé habituellement à approvisionner les brigades de

voyageurs peut très bien, en saison, pêcher aussi, pour nourrir ses chiens de trace ou sa famille restée près du lac. Le voyageur peut être chasseur à certaines saisons et piégeur à une autre. Il peut bien être porteur, mais il peut aussi s'occuper des chevaux. Il peut être guide aussi, s'occupant de la brigade, assurant des campements où l'eau est bonne et chassant en route. Mais tous ne peuvent être traiteurs ou guides ou habiles chasseurs. Ce sont des métiers qui s'apprennent avec le temps et qui demandent de l'expérience et ils ne sont confiés qu'à ceux qui en font la preuve et qui inspirent confiance. Le traiteur libre semble avoir eu les plus grandes qualifications. Il devait connaître le métier et son marché, avoir accès aux marchandises, savoir comment organiser le transport requis, avoir les moyens de payer ses dettes et savoir faire un profit.

Pour l'élevage et l'entretien des animaux aussi, il fallait avoir les moyens. Il fallait acheter ces bêtes et avoir de quoi les entretenir. Ceux qui avaient des chiens, des chevaux ou des bovins devaient s'arranger pour avoir du poisson, du pâturage ou des terres à foin. Il est douteux que la production de céréales fut assez grande au lac la Biche pour avoir une contribution importante à l'alimentation des bestiaux. Presque tous les habitants cultivaient un peu. Ils avaient des jardins avec des patates et d'autres racines grasses qui croissent sans grand entretien[53]. Comme

---

[53]Moberly, When Fur Was King, 82.

céréales, ils semblent avoir cultivé surtout de l'orge, dont ils se servaient pour faire des galettes ou un breuvage et probablement du gruau ou de la soupe. L'avoine est importante pour le cheval, mais un bon foin nourrissant pouvait aussi suffire. Les endroits prisés pour le foin étaient les clairières et les marais peu profonds qui se déssèchent en partie l'été et qui peuvent être fauchés. Ces derniers sont des endroits de bon foin, excepté les années d'eau haute où ils sont pleins d'eau. Pour l'éleveur de bétail, il fallait avoir accès à des champs de foin. La documentation indique un conflit presque continuel au sujet de ce fourrage essentiel. Mais il faut considérer le cheval et le boeuf comme des adoptions du 19e siècle; le chien ayant été la bête de somme principale pendant très long-temps. Presque tous les habitants du lac la Biche avaient un entrepôt à poisson lors des réclamations des scrips[54]. Vers 1875, Emile Grouard, le futur évêque, décrivait une messe de minuit à la mission de Notre-Dame-des-Victoires où il y avait quatre cents chiens qui attendaient leurs propriétaires[55]. D'après Grouard, la population n'était que d'environ "150 communiants". Quatre cents chiens à un poisson par jour, cela fait beaucoup de poisson pour l'hiver entier.

Avant 1850, les Métis du Nord-Ouest avaient été très peu

---

[54]UAA, WPP, 9/2/5/2/128-132.

[55]Missions, 1880, 146.

évangélisés par les catholiques. Il y avait quelques prêtres séculiers itinérants, tels que le père de Smet et des missionnaires de d'autres congrégations religieuses. Selkirk, en 1815, avait fait venir les missionnaires catholiques à la Rivière Rouge[56]. Le clergé catholique fut bien reçu par la CBH puisqu'elle avait de nombreux employés catholiques venant d'Irlande et d'Ecosse, sans compter leurs employés canadiens et de descendance canadienne[57]. Par contre, la compagnie britannique subventionnait aussi des missionnaires de son propre pays.

Le Nord-Ouest canadien dépendait du diocèse du Québec jusqu'en 1844, alors que le district de la Rivière Rouge fut divisé pour créer le vicariat apostolique de la baie d'Hudson et la baie de James[58]. Mgr Joseph-Norbert Provencher, qui était là depuis les débuts, fut obligé de se faire financer par des oeuvres charitables et en 1831, il se vit subventionné d'une somme annuelle de 3 800 francs par le Mouvement de la Propagation de la Foi, un organisme de Lyon, où le mouvement évangélique était très fort[59]. C'est ce qui lui permit d'évangéliser plus loin que la seule région de la Rivière Rouge. Mais les prêtres séculiers se sentaient

---

[56]Rumilly, La Compagnie du Nord-Ouest, 118-119.

[57]Donatien Frémont, Mgr Provencher et son temps, Winnipeg, Editions de la Liberté, 1935, 38.

[58]Ibid., 206.

[59]Ibid., 135.

seuls, la vie était dure et les missions n'avançaient pas vite.

Seulement trois ou quatre prêtres sont disponibles pour évangéliser dans les Prairies de l'Ouest. A l'automne de 1844, l'abbé J.-B. Thibault, prêtre séculier, visite le lac la Biche alors qu'il est en mission chez les Chippewyan du lac Froid et qu'un ancien voyageur nommé Cardinal qui habite au lac la Biche vient le chercher[60]. Une quarantaine de familles sont là. Il fait 58 baptêmes et 8 mariages, les noms principaux étant ceux de Auger, Beaudoin, Berland, Cardinal, Décoigne, Desjarlais, Gladu, Ladouceur, Mondion, Nepissingue et Quintal[61].

Lors d'un voyage en Europe en 1841, Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, sollicite Mgr Eugène de Mazenod, le fondateur de la communauté religieuse des oblats, pour avoir des missionnaires pour le Canada; il recoit une réponse affirmative et quatre oblats décidèrent de venir. L'ordre des missionnaires venu de Marseille avait été formé en 1826 dans l'essor évangélique qui se répand à travers la France de la Restauration[62]. Ce n'est qu'avec l'arrivée de la communauté religieuse des oblats de Marie Immaculée en 1841 que les évangélisateurs peuvent s'étendre avec plus de

---

[60]Missions, 1865, 155-156.

[61]Phillipot, Grouard, la perle des vicariats, 111.

[62]Aimé Roche, Eugène de Mazenod, Lyon, Editions du Chalet, 1960, 37-39; Gordon Wright, France in Modern Times, 3rd ed., New York, W.W. Norton & Company, 1981, 111-112.

confiance, avec la force qui vient d'une équipe. Pour Provencher, ils sont la réponse à des prières et sont justement ce qu'il faut pour l'Ouest, puisque l'évangélisation des Métis ne se fait pas assez vite.

Ayant commencé par un établisssement à Saint-Boniface, dans la Rivière Rouge, en 1845, la communauté oblate monta dans le Grand Nord en se servant du réseau de la CBH. Le clergé catholique n'avait pas l'assistance financière quasi totale que le clergé protestant recevait de la Compagnie, mais l'aide pour le transport du personnel et des bagages vers le Grand Nord était considérée comme beaucoup. En 1847, deux jeunes missionnaires, Alexandre Taché, futur évêque de Saint-Boniface, et Louis-François Laflèche, futur évêque de Trois-Rivières, se rendirent au lac Athabasca. En plus de leurs activités évangélisatrices, ils devaient voir à leur subsistance, planter un petit jardin, essayer de garder une vache pour du lait et du beurre et s'adapter le plus que possible à la nourriture du pays[63]. Cette expérience "dans le champ des missions" leur fit comprendre l'importance de l'approvisionnement, particulièrement pour les "terres stériles" du Grand Nord où les vivres pouvaient souvent manquer. Si la CBH se voyait obligée de refuser de transporter les ballots de ravitaillement pour les missions du bassin du Mackenzie, le résultat pouvait être désastreux

---

[63]Nive Voisine, Louis-François LaFlèche, deuxième évêque de Trois-Rivières, T. 1, Saint-Hyacinthe, Québec, Edisem, 1980, 53-57.

pour les missionnaires. Il fallait avoir des arrangements de grande sécurité pour voir à la continuité de ces missions septentrionales. Avec l'augmentation rapide du nombre de missionnaires dans le Grand Nord et les problèmes financiers de la compagnie, on constata assez vite qu'il viendrait un temps où elle ne pourrait plus continuer à leur rendre ce service[64].

La CBH, sous la direction de George Simpson, tâchait de passer des règlements contre les traiteurs libres dans ses territoires, puisque de 1840 à 1859 la compagnie éprouvait des grandes difficultés à empêcher la compétition que ces derniers lui faisait partout dans le Nord-Ouest[65]. Souvent, l'abus flagrant provenait de leurs rangs. Antoine Desjarlaix, un Métis qui venait probablement du lac la Biche et qui était en charge des brigades de chevaux pour le transport entre le fort Edmonton et le portage la Loche, s'était fait enlever son contrat avec la CBH pour avoir trafiqué ses propres marchandises aux frais de son employeur[66]. Il se servait des montures de la CBH pour porter son propre butin et ménager ses chevaux. Mais cette pénalisation ne l'empêcha point de continuer son négoce.

En 1853, des Métis du lac Sainte-Anne avaient écoulé

---

[64]Raymond Huel, "Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche", 18.

[65]Morton, A History of the Canadian West, 802-825; Giraud, Le Métis canadien, 1084-1092.

[66]Giraud, Le Métis canadien, 1052, 1087.

leurs pelleteries directement au poste de la Rivière Rouge pour plus de deux fois le prix qui leur était donné localement et les Métis du lac la Biche cherchaient à obtenir le même avantage[67]. Simpson déconseillait aux officiers de la compagnie de recourir à des réprimandes, puisqu'il craignait qu'un mouvement de solidarité entre les Métis ne se développe et n'éclate dans l'Ouest entier et même dans le Mackenzie. En 1853, comme la concurrence des traiteurs libres commençait à faire des ravages au lac la biche aussi, la CBH se vit obligée d'essayer d'arrêter la saignée du trafic de pelleteries par les colporteurs indépendants de cette région et de se réinstaller au lac[68]. Le gouvernement de l'énorme territoire de Rupert's Land était presque impossible, surtout dans les régions lointaines où il était difficile d'appliquer les règlements de la CBH, gouvernante du territoire. Comme les dirigeants de la compagnie connaissaient bien l'influence que les "prieurs" avaient sur les Amérindiens et qu'ils voulaient mettre les "atouts" de leur côté pour convaincre les Métis de traiter avec la compagnie et de cesser le colportage indépendant, ils demandèrent au clergé catholique d'intervenir. Dans sa correspondance avec George Simpson, Alexandre Taché, devenu évêque du diocèse de Saint-Boniface, se prononça sur sa politique de départ: il blâmait les

---

[67] Ibid., 1087.

[68] Ibid., 1084.

traiteurs libres de causer des problèmes et les frappait d'interdit auprès de ses missions[69]. Les sources de Giraud indiquent, qu'en 1844, Taché soutenait déjà ce principe:

> partout où ils avaient pu, les missionnaires avaient usé de leur influence auprès des Métis et des Indiens pour les déterminer à ne pas enfreindre les droits commerciaux de la Compagnie[70].

C'était une politique qui permettait de créer des relations cordiales entre l'Eglise catholique et la CBH, mais qui pouvait compromettre les relations de cette dernière avec les Métis.

Les Métis du lac la Biche, toujours occupés à la poursuite du gibier, avaient accueilli les missionnaires catholiques et français dans leur communauté. Ces Métis étaient très actifs dans le commerce des fourrures, dans l'approvisionnement et dans le travail saisonnier des brigades. Indépendants, refusant souvent de compléter leur contrat d'engagement, ils ne se faisaient pas dire comment vivre. Ils avaient adopté les méthodes de transport les plus efficaces pour leur pays. Le chien, nourri du poisson que le lac fournissait aisément, était la bête de somme. Le cheval était bon pour la prairie; si l'on en avait, on devait les faire hiverner ailleurs qu'au lac la Biche. Tous les gens devaient avoir des chiens pour leur servir l'hiver ou l'été sur la prairie et on avait les canots pour aller

---

[69] Ibid., 1091-1093.

[70] Ibid.

sur les rivières et les lacs. L'usage des chevaux et des boeufs comme mode de transport indispensable ne vint qu'avec l'expansion du commerce. L'arrivée de la CBH dut apporter plus de travail de ce genre dans la région, mais ce fut surtout l'entreprise de transport de la communauté des oblats, qui dépendait du boeuf et du cheval pour le charroyage, qui vint à faire des pressions plus larges que son potentiel sur l'habitat de la région. C'est ce que nous allons voir durant la deuxième moitié du siècle.

CHAPITRE III

Influences extérieures (deuxième moitié du siècle)

Des relations cordiales que le clergé catholique avait avec les administrateurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, se développa un appui plus solide pour les missionnaires de la part de la "grande compagnie". Les catholiques avaient la permission d'aller fonder des missions malgré la présence des évangélisateurs d'autres Eglises. Un plan se forma dont le but était d'atteindre l'autonomie en ce qui concernait le transport vers le Grand Nord. Etablissant le lac la Biche comme le carrefour idéal, ce plan fut élaboré sous la direction et l'initiative de Mgr Alexandre Taché: créer un entrepôt au lac la Biche pour approvisionner les missions du Nord[1]. Henri Faraud, évêque du vicariat du Mackenzie, devait faire fonctionner l'entreprise. A peu près au même moment, la CBH réaménageait un poste au lac la Biche pour tenter d'arrêter la traite des fourrure par les traiteurs libres de cet endroit.

La CBH se servait toujours du portage la Loche pour accéder au Nord, mais ce portage exigeait beaucoup trop de main-d'oeuvre coûteuse pour les missionnaires. Le passage par le lac la Biche pour le bassin de l'Athabasca promettait d'être bon pour l'aménagement d'un entrepôt et l'organisa-

---

[1]Missions, 1866, 159-160; Huel, "La mission de Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche et l'approvisionnement des missions du Nord", Etudes Oblates de l'Ouest 1, 17-33.

tion d'un système de transport[2]. On devait établir une ferme qui pouvait fournir des vivres, évitant ainsi de les transporter à partir de la Rivière Rouge. Il fallait faire des arrangements pour le transport, pour se suffire à soi-même, et l'on voulait se servir des entrepreneurs métis de la Rivière Rouge pour débuter. Ensuite, les missionnaires devaient continuer à faire transporter le matériel vers le Grand Nord, soit en canot, soit en bateau (les barges), soit en charrettes. Toutes les méthodes avaient leurs lacunes, mais ce furent les barges qui furent le plus utilisées. Pendant plus de trente ans, cette entreprise fut un casse-tête géant qui ne cessa de se compliquer. Enfin, en 1888, le transport moderne remplaça les barges qui descendaient l'Athabasca et devaient être halées pour revenir. Le transport sur terre fut aussi remplacé en grande partie par le transport fluvial, qui montait plus loin sur la rivière Saskatchewan du Nord et qui abimait moins les ballots.

La ferme de la mission était développée et l'on avait continué à en élargir les terrains. Elle ne fournissait pas assez de fourrage pour alimenter ses bestiaux et l'on devait constamment acheter du foin. La main-d'oeuvre locale était dispendieuse et difficile à engager. Lorsque le transport sur la rivière Athabasca fut assuré, l'entrepôt fut vidé et la mission de Notre-Dame-des-Victoires fut

---

[2]Huel, "La Mission de Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche", 18.

reprise par le vicariat de Saint-Albert. Le poste de la CBH installé au lac la Biche avait de la difficulté à tenir tête à la concurrence des traiteurs libres du lac la Biche. La compagnie ne cessa pas de sortir des fourrures, mais son commerce n'était pas ce qu'elle espérait. Les traiteurs libres continuèrent à commercer, habitant en rang tout le long du lac, pas tellement loin de la mission catholique.

Depuis 1851, le père Albert Lacombe visitait les missions dans le Nord-Ouest. Il passait par le lac la Biche pour visiter la communauté de Métis qui y était installée. Canadien de naissance, il voulait faire le noviciat requis pour entrer dans la communauté des oblats, mais Mgr Provencher, à court de missionnaires, l'avait pressé de continuer pour quelque temps de voyager de la Rivière Rouge au Nord-Ouest, ce territoire énorme qui incluait le fort Edmonton et le lac la Biche et s'étendait jusqu'à la rivière la Paix[3]. C'est en 1852, que Lacombe avait donné un nom à la nouvelle mission au lac la Biche, en dépit de la compétition des méthodistes qui évangélisaient dans la région:

> harcelé par un prédicant méthodiste qui se rendait aussi au lac la Biche, ne pouvant prolonger son séjour au milieu des peuples qu'il avait été visiter, (il) les confia à Marie sous son glorieux titre de Notre-Dame des Victoires[4]

Les prédicateurs protestants étaient déjà bien connus,

---

[3]Frémont, Mgr Provencher et son temps, 275.

[4]Taché, Vingt années de missions, 58.

puisqu'ils faisaient la navette entre Victoria, au bord de la rivière Saskatchewan du Nord, et le lac du Poisson-Blanc, le lac la Biche et bien ailleurs dans l'Ouest. Lors de sa visite, Lacombe avait planté une croix, "l'étendard du salut", sur une des îles du lac[5]. Lacombe s'entendait bien avec les Métis; il avait même trouvé au lac la Biche un guide métis. Alexis, le fils de Joseph Cardinal, travailla longtemps pour lui[6].

Mais puisque Lacombe était encore simple prêtre séculier et ne faisait pas encore partie de la communauté oblate, il se vit remplacé par le père René Rémas, un jeune prêtre nouvellement arrivé de France en 1852[7]. Rémas disait lui-même qu'en arrivant, il était "petit, fluet, alerte, maladif, porté à la taciturnité, mélancolique, timide, sourd de l'oreille droite, pas savant[8]", mais il ne manquait pas d'ardeur évangélique. Il était enthousiasmé et heureux de s'asseoir sur les rochers au bord du lac, apprenant la langue crise des enfants tout en essayant de les catéchiser[9]. Envoyé pour établir la présence des religieux, il n'avait pas les capacités requises pour l'établissement

---

[5]Ibid.

[6]James G. MacGregor, Father Lacombe, Edmonton, Hurtig Publishers, 1975, 78-79.

[7]Nous citons la biographie de René Rémas par L.-S. Cullerier, un père oblat, dans Missions, 1930, 509-533.

[8]Missions, 1935, 512.

[9]Ibid.

qu'on projetait pour le lac la Biche.

Rémas était en train de vivre son rêve de missionnaire. En arrivant au lac la Biche à l'automne de 1853, il se logea dans une tranchée, un abri creusé dans la terre et couvert de branches et de mottes de gazon, une habitation humble, mais qui servait assez bien, sauf durant le mauvais temps. Cette adaptation ingénieuse horrifia Lacombe lorsqu'il vint le voir. Il trouva Rémas en si mauvaise santé qu'il insista pour qu'il revienne avec lui passer l'hiver de 1853-1854 au lac Sainte-Anne.

Mgr Taché raccompagna le père Rémas au lac la Biche en 1854 et fit des arrangements pour lui fournir une habitation adéquate. La petite maison fut améliorée "à force de démarches et par de gros salaires[10]." Normalement, on l'aurait logé chez le bourgeois de la compagnie, mais

> le scandale d'un commis soi-disant catholique, mais vivant en concubinage, furent autant de souffrance pour le pauvre Père[11].

Problèmes ou non, Rémas baptisa tout de même cette année-là environ 70 personnes, célébra des mariages et assista aux sépultures. Il visita les habitants chez eux: ils "étaient éparses et indifferentes[12]". Nous pouvons penser qu'ils habitaient en 1853, le long du lac, échelonnés en rang, se donnant accès à l'eau, à la pêche et aux voies de transport

---

[10] Ibid.

[11] Ibid.

[12] Ibid.

qui pouvaient être exploitées par le lac et vers la forêt. Ils avaient un peu de terrain pour cultiver un champ de patates et de l'orge et garder quelques chevaux et des chiens.

Le biographe de Rémas insiste sur le problème du "triste caractère des gens du pays[13]". Il relève l'histoire de l'employé métis de Rémas qui, n'appréciant pas s'être fait réveiller tôt un matin par son employeur, se leva de très bonne heure le lendemain et, en revanche, réveilla son maître, disant: "Allons, lève-toi, paresseux, il est temps que toi aussi tu commences à travailler"[14].

Un état d'aliénation existait entre les religieux et les Métis et semble avoir existé pendant quelque temps:

> Les Gens espéraient dépouiller le prêtre, comme ceux avec qui ils avaient des relations; ils le qualifiaient de généreux. S'étant aperçus que le sujet qu'ils voulaient exploiter n'était pas riche, ils se contentèrent de lui faire sentir la malice de leurs langues: nous ne faisons rien pour rien, et en retour nous voulons qu'on nous donne gratis tout ce que nous demandons[15].

Malgré cette interprétation, nous ne pouvons pas présumer que les Métis du lac la Biche aient eu un préjugé contre le clergé. C'étaient eux après tout qui avaient fait les premières démarches pour les faire venir dix ans auparavant.

Tout était à faire, tout était à mettre en place. Il

---

[13] Ibid.

[14] Ibid.

[15] Ibid., D'après un résumé du père Leduc.

n'est pas surprenant que les premiers religieux catholiques au lac la Biche aient eu des problèmes. Le père Jean Tissot arriva en juin 1855 pour prendre la relève. Il ne se trouvait plus personne au lac la Biche, toute la population étant à la Prairie. Il se fit rejoindre durant le cours de l'été par le père Augustin Maisonneuve. Comme ils n'avaient pas été capables de trouver un chasseur au lac la Biche, Taché leur en envoya un de Battleford. Les points les plus avantageux du lac étant déjà occupés par le poste de traite de fourrures, ils virent rapidement qu'il était essentiel de trouver un emplacement à part pour construire l'entrepôt et la mission, afin d'avoir accès à de plus vastes terrains pour des jardins, pour l'élevage de bétail et pour la culture[16]. Le bord du lac était essentiel pour le transport. La CBH contrôlait les pêcheries les plus rapprochées du poste et il fallait en trouver d'autres.

Tissot et Maisonneuve examinèrent le lac pour choisir le nouvel emplacement et décidèrent de s'établir sur le bord d'une petite baie à une dizaine de kilomètres du poste de la CBH. Au cours de l'hiver de 1855-1856, ils déblayèrent le terrain et coupèrent des arbres pour la construction d'un logement; au printemps, ils y emménagèrent complètement. Un Métis de la communauté, Joseph Ladouceur, décida de déplacer sa maison à la nouvelle mission, en même temps que celle des

---

[16]Champagne, Les missions catholiques dans l'Ouest, 110.

prêtres[17]. Profitant de la main-d'oeuvre que représentaient les compagnons de Taché lorsqu'il vint inspecter les nouveaux lieux de la mission, le groupe travailla ensemble à défaire les maisons, les mettre en cageux et, à la voile et à la rame, ils se rendirent au nouvel emplacement.

Petit à petit, les places furent prises autour du lac et, en 1886, 79 lots en rang étaient établis[18]. En 1862, selon le journal des soeurs de la Charité, la communauté religieuse féminine établie, quelques maisons étaient en construction depuis déjà quelque temps[19]. D'après la documentation, il y avait eu en 1890 des habitations presque tout le tour de ce grand lac, le long de la rivière la Biche ou se rapprochant du poste de traite, et ce depuis longtemps. Très peu d'information nous est parvenue pour les années antérieures à 1869, date du transfert des territoires de la CBH au gouvernement canadien[20]. Un arpentage fut fait pour le terrain de la CBH à ce temps, mais ce fut seulement en 1889 que R. Bélanger arpenta les lots des Métis[21].

---

[17]"Rapport du P. Leduc sur la mission du lac la Biche", Missions, 1876.

[18]UAA, WPP, 9/2/5/2/125-132.

[19]AAGM, Fonds Phillipot, Journal des soeurs de la Charité.

[20]UAA, WPP, 9/2/5/2/128-132.

[21]W.S. Gore, Plan of Hudson's Bay Reserve at Lac La Biche, 1873. R. Bélanger arpenta en 1889 et William Pearce révisa en 1891.

Le poste de la CBH au lac la Biche faisait partie du "Saskatchewan District" et était administré à partir du fort Edmonton[22]. Le premier facteur au comptoir, de 1853 à 1855, fut Peter Pambrun[23]. Il fut remplacé par Henry J. Moberly jusqu'en 1858. Edward McGillivray y fut de 1858 à 1861, date à laquelle Pambrun revint. "Petit" Pruden eut sa part de problèmes avec la CBH. Le poste passa au feu en juin 1873:

> un coup de vent comme on en voit fort peu, il soulevait l'eau du lac, au point qu'on aurait dit qu'il neigeait, malheureusement il a causé les plus grands dommages. Au fort ils avaient fait de la boucane pour les animaux, le vent a jeté le feu sur le hangar et dans un clin d'oeil les hangards, le fort, la maison des hommes n'étaient plus qu'un immense brasier, tout est devenu la proie de flammes. M. Pambrun n'a sauvé que son propre butin[24].

On rebâtit immédiatement, mais Pambrun fut blamé et transféré pour sa faute. Les supérieurs de Pambrun n'étaient pas satisfaits des progrès du poste:

> it is evident that a place so capable of producing good Returns and laying as it does directly on the route to the Athabasca, an Officer possessed of greater energy than Mr. Pamblin [Pambrun], is

---

[22]McCullough and Maccagno, The Fur Forts of Lac La Biche, 85.

[23]Pambrun était peut-être le fils de Pierre-Chrysologue Pambrum, officier de milice et trafiquant de fourrures avec la CBH, originaire du Bas-Canada, qui monta haut dans l'administration de la CBH. Gratien Allaire, Dictionnaire biographique du Canada, Vol VII, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 726-728.

[24]LN, D. Collignon à H. Taché, 16 juin 1873.

required[25].

Il fut remplacé par W.E. Traill, qui ne semble pas avoir fait mieux. La concurrence pour les fourrures était féroce. La CBH avait un énorme désavantage sur les traiteurs libres parce qu'elle devait acheter les fourrures à des prix beaucoup plus bas que ses concurrents[26]. Harrison Young remplaça Traill en 1881 et il fit son possible, mais les prix élevés des traiteurs libres étaient difficiles à surmonter, puisqu'ils écoulaient leurs pelleteries directement à Fort Garry, pour de très bons prix[27].

Le montant le plus élevé de crédit que pouvait offrir la CBH était un des avantages auquel un trappeur pouvait s'attendre à ce poste. Même si la compagnie ne payait pas aussi bien ses pelleteries, une bonne marge de crédit pouvait être une grande sécurité. Mais avec le crédit venait le droit de réclamer le remboursement de la dette et l'on voit qu'en 1870 le lot 47 fut saisi par la CBH pour défaut de paiement et devint "the propriety of the Hudson's Bay Company for Cardinal debt[28]". Ce lot n'était pas loin de la mission et avait été occupé pendant de nombreuses années ("many years") avant l'épidémie de variole de 1870

---

[25]HBCA B.27/c/2 cité dans McCullough and Maccagno, The Fur Forts of lac La Biche, 92.

[26]HBCA B.60/b/3 Edmonton Out. L.B 1878-1886, fo.10, 95, in ibid.

[27]Ibid., 97.

[28]UAA, WPP, 74-169-9/5/2/129.

par Mitchell (Michel) Cardinal, un Métis. Il y avait une maison en rondins et trois acres de terre avaient été défrichés.

La CBH s'occupait aussi de d'approvisionner les familles qui restaient auprès du lac durant l'hiver lorsque les chasseurs et les trappeurs étaient dans leurs territoires de chasse. La pêche d'automne faite par la CBH était spécifiquement pour la communauté sédentaire qui demeurait autour du poste durant l'hiver.

> By the time the hunters had left for their camps Fall was upon us. We now had to lay in the winter supply of whitefish for the women, children and dogs. Nine or ten thousand was considered a sufficient quantity[29].

En échange d'un certain montant de crédit, les chasseurs devaient s'engager à l'automne de traiter avec la CBH les pelleteries qu'ils rapporteraient au printemps. Les pêcheurs étaient évidemment des employés de la CBH.

La traite officielle se faisait pour des marchandises, mais H. Moberly, qui fut le commis au lac la Biche pendant plusieurs années, explique dans ses mémoires qu'il prenait parfois une régale avec les Amérindiens pour pratiquer des échanges. Moberly dit que la régale ("drinking") n'était qu'une façon de parler, et que le rituel qui débutait les échanges s'appelait "boire". La CBH était contre ce genre de pratique et Moberly avait eu à se défendre devant le gouverneur Simpson lui-même pour avoir dit qu'il devait

---

[29]Moberly, When Fur Was King, 86.

s'attarder pour "drinking with the Indians". Pour lui, le terme voulait dire marchander, et n'avait rien à faire avec la boisson[30]. En 1854, lors de son voyage au fort Pitt, poste de la CBH, Mgr Taché constata avec regret que la pratique était courante:

> A cette époque l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson se déshonorait par le commerce des liqueurs enivrantes avec les Indiens. Ce mal a diminué depuis[31].

Il est difficile d'estimer à quel point la mission au lac la Biche a pu influencer le commerce de boisson. En 1897, Joseph Ladouceur, un traiteur métis indépendant du lac la Biche, achetait de la boisson de Revillon Frères[32]. Comme la documention sur Ladouceur est incomplète, nous ne pouvons nous faire aucune idée de l'ampleur de ses achats. Lors de la distribution des terres par les scrips de 1886, les vendeurs de boisson alcoolisée ne firent pas fortune aux tentes dressées non loin de la mission pour cette raison; il y avait même très peu de gens ivres[33].

L'étude des transactions pour la distribution des terres, qui débutèrent en 1886 pour le lac la Biche, démontre que beaucoup d'hommes de la communauté avaient travaillé avec la CBH pendant un certain temps et, après

---

[30]Moberly, When Fur Was King, 84-85, 89.

[31]Taché, Vingt années dans les missions, 62.

[32]APA, 72.88 SE, Joseph Ladouceur.

[33]Natalie Sharpe, Collection d'extraits du Edmonton Bulletin, 04/09/1886.

quelques années, avaient commencé à traiter pour eux-mêmes. La compagnie avait-besoin des voyageurs. On devait apporter des marchandises ou sortir les pelleteries de la région à dos de cheval en longues caravanes. Un tel voyage avec Henry Moberly prenait une quarantaine de chevaux[34]. Pour l'entretien et la conduite d'autant de chevaux et leurs charges de 160 livres, il était nécessaire d'avoir une dizaine d'hommes. Les chevaux n'étaient pas gardés au lac la Biche. Lorsque le facteur du poste en avait besoin, il envoyait sa commande à l'endroit où les chevaux étaient gardés: les Horse Hills près du fort Saskatchewan et près du lac la Nonne[35]. L'hiver, les chevaux servaient aussi, mais on les attelaient chacun à une traîne sauvage, des toboggans faits en planches de bois de bouleau de 4 mètres de longueur et servant à transporter de la viande. Un homme devait s'occuper de quatre traîneaux et devait voyager de 18 à 20 miles par jour[36].

La CBH engageait aussi des hommes pour aller faire la collecte des pelleteries. Après 1880, la CBH se servait beaucoup plus des barges pour voyager sur les rivières. Plusieurs personnes y ont été employés pendant un bon bout de temps, selon les renseignements contenus dans la collection Pearce. Agapit (Pierre) Ladouceur avait travaillé 9

---

[34] Ibid., 76-77.

[35] Ibid., 59.

[36] Moberly, When Fur Was King, 67.

ans pour la CBH, Raphaël Tremblay pendant 25 ans, Louis Fosseneuve partageait son temps entre pilote sur la rivière Athabasca et voyageur pour la CBH[37].

Ce qui semble s'être passé à la mission après son déplacement fut le défrichement du terrain et la construction des bâtiments. Le premier gros travail fut la construction d'une maison de pierre (50 pieds sur 30) prévue pour l'évêque et qui vint à servir pour la communauté des soeurs de la Charité (les Soeurs Grises) venue du Québec. La moitié du bâtiment servit de chapelle et d'église, d'école et de pensionnat, pendant une vingtaine d'années. On construisit le presbytère (30 pieds sur 24) pour les prêtres et pour les hommes, une étable de 60 pieds sur 25 devait servir pour les 32 bêtes à cornes, qui comprenaient onze boeufs de travail. La mission avait 18 chevaux, dont 6 seulement étaient en état de travail; 12 chiens, 16 cochons avec des petits à hiverner et 7 chats, dont cinq étaient chez les soeurs. Une grange avait été construite de 36 pieds sur 25 et il y avait 22 arpents de terre clôturée. La mission avait "une dizaine de charrettes toutes un peu gâtées". Comme personnel, il y avait 2 prêtres, 1 frère, 3 religieuses, 2 Maries et 3 jeunes gens, qui devaient être des employés[38].

---

[37]UAA, WPP, 9/2/5/2.

[38]ASB, T2960-T2963, Inventaire de la mission du lac la Biche, 18 novembre 1864.

Pour la construction de la maison de pierre, on avait besoin de chaux pour faire du mortier. Les pierres furent ramassées le long de la plage et un four fut construit pour les chauffer. Le principe ressemble à celui du charbon de bois, étouffant le feu à un certain point pour faire cuire les pierres pendant plusieurs jours. On pilait les pierres en farine de chaux et, en mélangeant le produit avec du sable, on avait un mortier adéquat. Cette technique était bien connue à la Rivière Rouge où de nombreux édifices de pierres avaient été construits. A la mission du lac la Biche, le bâtiment des soeurs manifesta vite des fêlures dans le mortier, probablement plus à cause de l'emplacement qu'à cause de la médiocrité de matériel. L'humidité constante et l'instabilité du sol près du lac firent des ravages malgré le solage épais.

La construction fut faite par des frères venus pour cette raison. Il y eut quelques travaux rémunérés de la mission. Le travail de faire des bardeaux est long et exige de la précision de la part de l'ouvrier. Généralement, leur prix ne vaut pas le temps passé à les faire et lorsque l'acheteur doit le payer, il semble trop cher. Louis Fosseneuve et Georges Bourke avaient tous les deux fait des bardeaux pour la mission et lorsqu'ils furent de retour de leur voyage de barge, le père Collignon se méfiant de se faire tricher, confronta "le petit Louis" pour avoir mal compté ses paquets de bardeaux[39].

---

[39]LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 décembre 1879.

Malgré que la mission avait beaucoup de travaux à faire, les membres du clergé qui y étaient se plaignaient qu'ils ne pouvaient pas trouver de la main-d'oeuvre pour faire leurs foins, faire la pêche ou s'occuper de l'entretien du moulin. Durant l'hiver, la communauté entière partait pour la prairie, lorsque la glace devenait trop épaisse pour pêcher convenablement. Le départ de ces communautés en brigade affectait les régions environnantes. J. Rowand, bourgeois de la CBH au fort Edmonton, accusait les "colons" du lac la Biche de faire exprès pour éloigner les troupeaux de bisons du fort afin de forcer la CBH à acheter des provisions des Métis[40]. Il est fort probable que les Métis du lac la Biche étaient occupés dans la chasse pour les robes de bison, qu'ils traitaient avec la Rivière Rouge.

Le manque de main-d'oeuvre était presque constant à la mission. Le père Maisonneuve précisait ainsi les problèmes:

> ainsi l'été dernier je n'ai pas été capable de trouver un homme pour faire les pêches, nous avons été obligés de nous contenter d'une sauvagesse qui restait dans la maison des soeurs. Les soeurs elles-mêmes ont été obligés de s'en mêler. Qu'en sera t'il cet été je ne sais rien je suis déjà à la recherche de quelqu'un qui voudra bien s'assujettir à ces services. Notez qu'il suffit qu'on soit dans le besoin pour que personne ne veuille consentir à nous engager ses services leur liberté n'a pas de prix[41].

Les Métis ne témoignaient pas d'une grande presse d'apprendre à faire l'agriculture et les travaux que la mission

---

[40]Giraud, Le Métis canadien, 1076.

[41]AASB, T.52361, Maisonneuve à Mgr. Taché, (s.d.).

offrait. Ils acceptaient de bon gré d'accompagner des charrettes de la Rivière Rouge comme guides. On employait des Métis pour charroyer jusqu'au lac la Biche:

> Laissez moi vous dire Monseigneur que j'ai été extrêmement content de mes deux hommes. Pierre a pris des soins les plus délicats pour les chevaux, j'oserais dire qu'une mère ne soignerait pas mieux ses enfants. Les chevaux sont très fatigués, le voyage étant épuisant[42].

Manque de main-d'oeuvre indigène ou non, la mission avait un fond de provisions impressionnant. En 1863-64, un inventaire leur donnait 200 minots de patates, 30 minots de blé, 20 minots d'orge, 4 minots de pois et une centaine de voyages de foin. La mission semblait être sur le bon pied.

Mais tout n'allait pas forcement à la perfection. Il y avait des conflits entre les communautés religieuses concernant le partage du travail[43]. Le problème était que les les Soeurs Grises étaient, et sont toujours, des soeurs hospitalières. Pourtant, à la mission, elles étaient en charge de l'enseignement et du soin des enfants, ce qui n'était pas exactement leur mandat. Il en était de même pour les pères oblats: ils étaient chargés dans ce cas particulier de l'administration de l'entrepôt et de la ferme, quoiqu'il avaient été formés pour être des missionnaires. Les conditions de vie n'étaient pas faciles pour aucune des communautés et, sous la pression des circonstan-

---

[42]LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1872.

[43]AASB, T2522-T2527, J. Tissot à Taché, 14 décembre 1863.

ces, il n'est pas du tout surprenant qu'il y ait eu des malentendus.

Les Soeurs Grises avaient eu un sous-ordre de religieuses qui étaient venues avec elles de la Rivière Rouge. Elles s'appelaient les Maries et les femmes qui en faisaient partie étaient des jeunes métisses qui voulaient bien entrer dans la communauté. Elles s'occupaient des services domestiques à la mission. Pour faire partie de la communauté des soeurs, elles devaient vivre comme elles et perdre leur liberté personnelle, comme le droit de sortir en public et de voir leurs familles quand elles le voulaient. Il semblait y avoir au moins une jeune femme de la communauté de lac la Biche qui avait été acceptée chez les soeurs. Une fille Ladouceur, Geneviève, était une Marie[44]; c'était elle qui cousait tous les souliers. Tissot remarque qu'il semblait être difficile à cette jeune femme de ne pas voir sa famille très souvent, mais qu'elle paraissait tout de même s'y habituer. On ne sait pas si elle resta dans la communauté puisqu'elle n'apparaît pas dans le recensement de 1881, ni dans celui de 1891, ni chez son père, ni à la mission. Dans une lettre à son évêque, Tissot s'inquiétait de ce que les Maries étaient traitées injustement par les réligieuses: elles n'avaient pas le droit de socialiser avec les soeurs et n'avaient pas les mêmes privilèges. Mais l'inventaire de son confrère Maisonneuve ne témoigne pas de

---

[44] Ibid.

la même sensibilité. Ce dernier fait allusion à la tâche incomplète de la préparation du pemmican: les Maries étaient censées préparer de la viande sèche, mais de novembre 1864 à novembre 1865, il avait fallu en acheter puisque la provision était insuffisante "à cause de l'infidélité des Maries[45]." Exactement à quoi référe cette infidélité est inconnu, nous ne pouvons que présumer des conflits là aussi.

Quant aux jeunes gens qui sont mentionnés comme habitant à la mission, ils devaient être des employés. Ces derniers n'acceptaient pas n'importe quel salaire:

> Et pour le charoyage de foin je me suis faché encore ce matin avec les jeunes gens qui ne veulent point toucher une fourche à moins d'un pelu et demi par jour... aussi les ai-je prestement mis à la porte. Le dernier _____ se voit déshonoré en travaillant pour un pelu par jour maintenant[46].

La main-d'oeuvre métisse se faisait rare, les hommes ne voulaient pas travailler à moins d'avoir un salaire qui les satisfassent. Et surtout, ils ne travaillaient pas pour presque rien.

Il y avait toujours le problème de la main-d'oeuvre. En 1873, Collignon était seul avec un frère pour faire les semences, pour avoir soin des animaux et s'occuper du moulin[47]. Durant l'été, Collignon avait dû aller au fort

---

[45]AASB, T3716-T3716, Mission de Notre-Dame-des-Victoires, Relevé des recettes et dépenses du 1er novembre 1864 au 1er novembre 1865, A. Maisonneuve.

[46]LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1879

[47]LN, D. Collignon à H. Faraud, 26 mai 1873.

Pitt pour aller chercher des religieux qui arrivaient. Il se fit accompagner par Pierre Ladouceur, qui ne voulait absolument pas rester plus que trois jours,

> parce qu'il voulait faucher beaucoup de foin espèrant avoir en garde les chevaux de Paulette[48].

Pour Ladouceur, faire les foins était une priorité: c'était un revenu additionnel, puisque le foin se vendait aussi au lac la Biche. Il revint après trois jours pour faire ses foins. Collignon dut attendre de nouveaux arrivants et lorqu'il revint du fort Pitt, il se mit à ses foins, aidé par le frère Alexis et les enfants de la mission:

> presque continuellement nous devions faucher dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Il était temps d'en finir, nous étions à bout de force, grâce à Dieu le foin que nous avons fait nous-mêmes avec celui que le p. Vegreville a acheté peut monter à 300 voyages, tout de bon foin[49].

La mission ayant pris tous les endroits pour le foin des environs immédiats, elle devait aller de l'autre côté du lac pour en avoir de plus. Le foin était charrié à la mission durant l'hiver. "Je compte sur 30 voyages de perte rien qu'à la rivière des hibous"[50].

La mission achetait du foin et la CBH, en plus d'avoir ses terrains pour s'approvisionner, devait bien en acheter aussi. Mais les traiteurs libres faisaient probablement comme ce Paulette dont Ladouceur voulait garder les chevaux:

---

[48]LN, D. Collignon à H. Faraud, 28 janvier 1874.

[49]LN. D. Collignon à H. Faraud, 28 janvier 1874.

[50]LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1879

il devait être trop souvent parti pour son travail pour faire du foin pour lui-même et il en achetait. Le plus de commerce il y avait dans la région, le plus l'on avait de besoin de foin. Cela expliquerait la concurrence intense pour ces terrains à foin lors de la distribution des scrip[51]. Pour ces agriculteurs, non seulement le foin fournissait du fourrage pour leurs propres animaux, mais aussi les profits de sa vente leur donnaient un revenu constant d'année en année. Pour les traiteurs libres de l'endroit, il fallait du foin, s'ils voulaient arriver à garder leur commerce. En 1886, il y avait sept traiteurs libres au lac la Biche: David Ladouceur, Damaise Hupé, Joseph Ladouceur, fils, Joseph Ladouceur, père, Alexandre Hamelin, Olivier Courte-oreille, et Peter Pruden[52].

Dans les réclamations pour les scrips, une lettre de Bélanger explique la situation dans les années 1880:

> In the matter of hay, for instance, which is a burning one in this settlement, so much opposition to the mission was evinced that a quantity was burned, or is supposed to have been by the Half Breeds here who decided it for themselves and failing that, determined that the Mission would not have it[53].

La mission avait des problèmes aussi avec son bétail. Collignon mentionne souvent que les animaux n'engraissaient pas, ou qu'ils étaient épuisés du long voyage de la rivière

---

[51]UAA, WWP, 9/2/5/2/125-132.

[52]Ibid.

[53]Ibid.

Rouge ou des travaux à la ferme. Le problème était le foin en 1872:

> Après mon arrivée je suis allé visiter les meulons de foin, les estimations étaient d'un quart de trop[54].

L'été de 1888, Collignon parle encore de la rareté du foin:

> Bien des gens du lac la Biche ont eu de la misère à faire leurs semences à cause de la maigreur de leurs animaux. Le foin était excessivement rare l'année dernière de sorte que bien des métis en ont manqué ce qui a causé la mort de bien des chevaux. Il y a plus de 50 chevaux de mort cet hiver ici. La mission n'a perdu qu'un poulin de deux ans qui mourut de maladie. À mesure que les chevaux de la mission maigrissaient je les faisais ramener. Je pus les sauver mais bien juste, la cour à foin est nettoyée comme elle ne l'a pas été depuis si longtemps, il faut donc penser à aiguiser sa faulx pour l'automme. Si cette année-ci il n'y a pas plus de foin que l'année dernière, il va bien être impossible d'entretenir un si nombreux troupeau ou bien il faudra faire du foin au large et les hiverner au loin...[55]

Il y avait une limite naturelle au nombre de bons endroits pour le foin; la mission s'était aggrandie et elle consommait de plus en plus de foin. Ce qui voulait dire qu'il y en avait moins pour les autres qui voulaient aussi avoir des chevaux et des boeufs pour cultiver ou pour continuer à voyager.

Pour les administrateurs, ou pour les prêtres comme Collignon, il y a très peu de personnel à la mission. Les employés semblent manquer d'initiative ou de bonne volonté, ou les gens n'ont pas l'âge, ni la santé, ni la force pour travailler mais sont employés quand même.

---

[54]LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1872.

[55]LN, D. Collignon à H. Faraud, 7 juin 1888.

> L'autre jour le P. Vegreville a remercié le jeune Tremblay, il faisait le malin sous prétexte qu'il ne manquerait jamais de travail, il croyait faire charrier à la mission aux travaillants, il comptait sur le fort, mais Mr. Pambrun l'a remercié de ses services et vit maintenant un vrai métis fumant sa pipe et mangeant son poisson.
> Le vieux Tremblay n'est pas solide, non plus à la mission, J'avoue que si j'étais en charge il y aurait longtemps qu'il ne travaillerait plus ou bien il aurait changé.
> Pour Boucher, je le crois à peu près incapable de travailler à la mission. Ce n'est pas la volonté qui fait défaut, c'est la force, ce pauvre homme est trop abimé par les maladies, il peut faire la pêche d'été tant bien que mal... Boucher a pris juste la moitié du poisson qu'il fallait[56].

Les enfants qui habitent à la Mission sont recrutés pour aider. L'automne de 1876, ce sont les filles de 13 à 14 ans qui ont rentré les 600 barils de patates et la récolte des 60 arpents de blé et d'orge[57]. Faraud justifie son action en disant qu'après tout elles seront toutes des femmes qui travailleront la terre et qu'elles ont plus besoin de l'expérience du travail que de l'instruction.

On peut se demander quelle influence eut la mission dans le développement de l'agriculture. Dès les débuts, vers 1860, alors que Mgr Faraud était en charge de la mission, la construction d'un moulin en pierres des champs aux bords d'un ruisseau avait été projetée afin de moudre le blé que l'on espérait récolter localement pour fournir les missions du Nord et pour la région. Le moulin fonctionnait au début,

---

[56]LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1872.

[57]AASB, H. Faraud à A. Taché, 18 janvier 1877.

mais faute de mécanicien, il fut en panne pendant de nombreuses années avant que l'engrenage essentiel ne soit réparé. Les crues, les inondations et le dégel affaiblirent les fondations du moulin, sa chaussée et ses murs de pierre, qui durent être constamment réparés. A la suite des hivers sans neige, le ruisseau ne coulait pas. Une tempête emporta le toit. Le poste de meunier qui était proposé pour quelqu'un de la place (Joseph Ladouceur) ne semble jamais avoir été rempli, en dépit du fait qu'une résidence avait été préparée[58]. Un frère s'occupait du moulin:

> C'est le f. Alexis qui s'en occupe paraît-il, ça marche bien, mais il faudrait un moulin à fleur deux ou trois fois plus grand que celui que nous avons, le moulin actuel est une girouette pour la roue de l'eau maintenant il faut toujours moudre - il n'y a presque plus de plaisir à être meunier[59].

Pour remplir le mandat d'assurer le transport des provisions pour les missionnaires du Grand Nord, il fallait développer un moyen d'y descendre et d'y remonter. La rivière Athabasca est dangeureuse: elle est encore proche de sa source dans les montagnes Rocheuses au point de la confluence avec la petite rivière la Biche. La proximité des montagnes fait qu'il y a un flux des eaux quotidiennement, la hauteur dépendant des conditions en amont. Ses rapides redoutables deviennent encore plus dangeureux avec la baisse des eaux. Il est important que ceux qui la descendent

---

[58]AAGM, Fonds Phillipot, lettre du P. Vegreville, 16 août 1872.

[59]LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1872.

connaissent le courant et les rochers; avoir un bon pilote est essentiel, mais bon pilote ou non, les missionnaires redoutaient la rivière. Faraud, qui y avait voyagé souvent, écrivait:

> Je suis obligé de vous dire que je commence à me sentir incapable de faire le voyage du lac la Biche. Ce n'est pas parce que je ne connais pas la rivière la Biche au contraire je la connais trop bien et que je crains de plus en plus les dangers qu'il y a de descendre les rapides[60].

Le poids de l'entreprise était énorme. Une bonne organisation était essentielle pour s'occuper et de la ferme et de l'administration du transport. Au début, on avait pensé transporter l'approvisionnement en canots[61], mais après quelques descentes de l'Athabasca en plus des remontées, on dut changer d'idée. On décida de se servir de bateaux pour se rendre au fort McMurray et au lac Athabasca, mais le niveau d'eau, qui variait d'une année à l'autre dans les petites rivières, rendait le voyage difficile.

On a présumé que le rôle économique de la communauté religieuse a été important, mais le système de transport vers le Nord n'exista que pendant moins d'une vingtaine d'années, de 1872 à 1888. Le travail de transport par barges sur l'Athabasca demeura le seul grand travail

---

[60]ADC, H. Faraud à mon bien aimé Père, 24 mars 1875.

[61]Huel, "Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche et l'approvisionnement des missions du Nord", 32-33.

régulier que la mission avait à offrir[62]. Mais même là, on n'était pas tellement pressé de s'engager. Il fallait augmenter le salaire de temps à autre, comme en témoignent les entrées dans le journal de Mgr Faraud:

> le 7 mai: Le soir je me décide à élever le prix des hommes des berges à 60 pelus un engagé se présente et se décide.
> le 11 mai: Les hommes continuent à se faire prier pour s'engager.
> le 14 mai. Le petit Louis va voir la rivière.
> François Dexwan consent à s'engager[63].

Les barges étaient vraiment des "York boats" que les missionnaires avaient appris à faire de la CBH. Lorsque le père Collignon dut aller en voyage à Saint-Albert, il en profita pour rendre visite à Bill Cust, son vieil ami de Rivière-la-Paix et employé de la CBH, ce qui rapporta au père Collignon des trésors bien appréciés:

> j'y allais en outre pour commander les ferailles d'une berge. Mr. Hardisty a bien voulu me faire cadeau d'une berge toute faite, elle est vieille il est vrai mais elle peut encore servir pour un voyage ou deux. Elle va surtout servir de modèle[64].

Pour le transport par barges, la mission employait une dizaine d'hommes. De ce travail découlèrent de meilleures techniques et de meilleures stratégies pour descendre la rivière Athasbasca. Nous voyons le jeune Louis Fosseneuve qui commence sa carrière de pilote avec la mission. Il

---

[62]AAGM, Cahier de recettes et de dépenses de la mission de Notre-Dame-Des-Victoires du lac La Biche, 1878-1881; Journal de Mgr Faraud.

[63]AAGM, Journal d'Henri Faraud, 1879.

[64]LN, D. Collignon à H. Taché, 20 juillet 1880.

travaillait aussi comme guide pour la CBH et s'engageait aussi avec la mission pour aller sur les barges. Il fut très bien connu sur la rivière Athabasca. On l'appellait généralement Fosseneuve et parfois Villeneuve, et on le surnommait Captain Shot, ou Shot tout court. Jeune homme il était Louison ou même le petit Louison[65]. Il était venu de la Rivière Rouge en 1864 et avait travaillé neuf ans pour la CBH[66]. Un ancien qui l'avait connu le décrivait comme un grand homme et très fort même à 77 ans[67]. Il prit sa retraite sur son lot au lac la Biche, près de sa famille. Faraud raconte dans son journal qu'un jour de septembre,

> Mr. Young et Pruden arrivent ici bride abattue, se précipitent dans la mare. Ils viennent demander le départ de Louis avec les berges. Je pose certaines conditions et surtout que la berge sera ramenée ici à leurs frais[68].

La CBH profitait ainsi de l'exemple de la mission et apprit à se servir des bateaux pour transporter du matériel vers le Nord par l'Athabasca.

La petite rivière la Biche était souvent très basse. Le transport par barges était ralenti par un portage constant. On fit un chemin jusqu'à la rivière Athabasca, mais il aurait été encore mieux d'éliminer complètement le transport

---

[65]Dans le recensement de 1891, on le nomme Louis Shot.

[66]UAA, WPP, 9/2/5/2/130.

[67]Lac la Biche: Yesterday and Today, Lac la Biche Heritage Society, 1975, 103.

[68]AAGM, Journal d'Henri Faraud.

par la rivière. On pensa alors à faire un chemin pour se rendre au fort McMurray et le père Collignon fut recruté pour l'ouvrir. En 1875, il essaya de trouver une route. L'hiver, c'était bien possible lorsque tout était gelé, mais durant l'été, la route suggérée était trop marécageuse pour des charrettes[69]. Les oblats avaient espéré ouvrir la route avec l'assistance de la CBH, mais cette administration n'y voyait qu'un chemin qui permettrait aisément à tous les traiteurs indépendants d'entrer et elle changea d'avis[70]. Il était très difficile de se rendre au fort McMurray même à cheval. Collignon se soulage le coeur quand il en écrit dans son journal:

> Jamais on ne pourra croire ce que j'ai dû souffrir durant ce voyage de la part de mes hommes incapables, paresseux, négligents, de la part du temps, pendant un mois il n'y a que trois jours qu'il n'y a pas mouillé, de la part de taons, maringouins et moustiques. Enfin quatre jours de jeûne par dessus, marchant dans un muskegue des milles entiers. Les chevaux tombant d'un bord et de l'autre, obligé de se relever. En propre terme c'est ce qu'on peut appeller un voyage de misère[71].

En 1876, Mgr Faraud constate que le chemin n'est pas possible. Il serait trop dispendieux d'entretenir les bêtes à cornes essentielles pour le fretage. Il aurait fallu une quarantaine de boeufs pour 20 à 25 charrettes et l'entretien "dû à la rareté des fouins et de bras qu'il y a ici et

---

[69]AAGM, Dominique Collignon, Itinéraire, 1870-1877.

[70]AASB, H. Faraud à A. Taché, 24 octobre 1875.

[71]AAGM, Dominique Collignon, Itinéraire, 1870-1877.

encore plus grande de provisions[72]". Lorsque le transport sur la rivière Athabasca commenca à être pratiqué par des entrepreneurs professionnels, le service privé de transport de la mission n'était plus nécessaire. En 1889, Faraud et sa petite communauté de religieux quittèrent les lieux au son d'une longue fusillade traditionelle pour les dignitaires: "Nos braves gens sont vraiment affectés grandes détonations de coups de fusils"[73].

La première partie de l'entreprise de transport était la livraison du fret de la Rivière Rouge au lac la Biche. Parmi les charretiers employés de la Rivière Rouge, nous voyons dans les factures et la correspondance des noms renommés comme celui de Maxime Lépine qui fut impliqué dans la Rébellion de 1885. Roger Ducharme venait aussi de la Rivière Rouge. La mission faisait aussi charrier son fret par la CBH et par des entrepreneurs de l'endroit[74]. Pambrun, qui était le commis au poste en 1853 et qui est revenu en 1858, transportait de temps à autre des items pour la mission. Il y avait les entrepreneurs de la région, Stobart and Eden, qui faisaient du transport; de temps à autre, Alexandre Hamelin transportait aussi des provisions et des marchandises pour la mission. Les noms de Traill et de M.

---

[72]AASB, H. Faraud à V. Grandin, 26 juin 1876.

[73]AAGM, Journal d'Henri Faraud.

[74]AAGM, Cahier de recettes et dépenses de la mission de Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche, années 1878-1881.

Clarke paraissent aussi; ils étaient avec la CBH. En 1881, on envoie les approvisionnements par "steamboat" de la Rivière Rouge[75].

Pour leur entreprise de transport, en théorie, les religieux préféraient autant que possible en faire profiter les charretiers, mais il y avait des désavantages là aussi. Le prix du transport par "steamer" du fort Garry au fort Carlton était à peu près le même que par charrette en 1875. Faraud pesait les avantages et n'était pas d'accord avec le père Maisonneuve qui était à Saint-Boniface en charge des envois de marchandises. Ce dernier croyait "qu'il vaut mieux faire gagner les pauvres que les riches", mais l'évêque préférait la voie d'eau "parce que le bagage s'abime moins[76]". Avec le temps les petits revenus que la mission pouvait offrir furent éliminés par une technologie moderne.

Il est possible que la présence de l'entrepôt aurait pu influencer des Métis de la Rivière Rouge et les amener à s'établir au lac la Biche. De la soixantaine de réclamants de scrip de 1890, dix-sept étaient venus s'établir au lac la Biche entre 1853 et 1879[77]. Déjà si les charretiers venaient jusqu'au lac la Biche, un contact important se faisait par ces intermédiaires. En 1872, Collignon mentionne l'arrivée de "l'excellente" famille Laroque[78]. Alexandre

---

[75] Ibid.

[76] AASB, H. Faraud à A. Taché, 24 octobre 1875.

[77] UAA, WPP, 9/2/5/2/129-132.

[78] LN, D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1872.

Hamelin et sa famille arrivèrent de la Rivière Rouge en 1864. D'après la recherche de G. Ens sur les familles de la Rivière Rouge, il est fort probable que Hamelin soit apparenté aux Hamelin, commerçants de la Rivière Rouge[79]. Alexandre était le traiteur le plus visible au lac la Biche. Il avait une maison de 54 pieds sur 16 qui lui servait de magasin, un bâtiment à part pour sa cuisine, un autre bâtiment pour le lait et un entrepôt à poisson. Toutes les bâtisses étaient recouvertes de planches. Il avait mis 30 acres en culture et avait acheté une terre avoisinante d'un Desjarlais qui la lui vendit au nom d'une autre compagnie de traiteurs, Stobart et Eden[80]. Lors de la distribution des scrips, Hamelin avait acheté "an outfit of goods" d'un marchand de Calgary[81].

Mais s'il y avait des gens qui arrivaient durant cette période, il y en avait aussi qui partaient, comme en témoigne Collignon en 1872:

> Norbert, Vancus, Trimanaskat sont déjà partis avec leurs familles. Laroque part ce printemps avec toute sa famille, Charles Houle doit le suivre. Adam est au milieu des Pieds-Noirs...[82]

---

[79]Ens, Kinship Ethnicity and the Red River Metis, 125; UAA, WPP, 9/2/5/2/132; Recensement du Canada, 1881.

[80]UAA, WPP, 9/2/5/2/132.

[81]Sharpe, Natalie,"The Edmonton Bulletin's Views on Half-Breed Scrip (1881-1906)", Edmonton, Metis Association of Alberta, Origins of the Alberta Metis: Land Claims Research Final Report, April 18, 1978. Un recueil de citations de l'Edmonton Bulletin concernant les Metis en Alberta à l'époque de notre recherche nous fut prêté par Mme Sharpe.

[82]LN, Collignon, 17 octobre 1872.

Au lac la Biche, les gens étaient actifs. On se mariait et on fêtait peut-être un peu trop au goût du missionnaire. Ici on a distinctement l'impression que le mariage de ces jeunes enlève les "jeunes hommes" qui auraient travaillé pour la mission:

> Pour les nouvelles du lac la Biche on ne peut pas dire comme du temps de Saint Paul qu'on se marie et qu'on bâtit des missions. On se marie bien, mais on détruit plutôt les missions qu'on a élevé. Thérèse Ladouceur s'est marié avec Louison Fosseneuve, Adam Ladouçeur avec la belle-fille de petit le traiteur (Peter Pruden). Le garçon Tremblay qui tombe depuis quelque temps fortement et souvent du haut-mal craint-on s'est marié avec Sophie St-Sauveur. Le grand lac est devenu le paradis terreste de l'Amérique du nord, bientôt nous allons vivre en hermite au lac la Biche[83].

Un recensement de la population de la communauté fait en janvier de 1872 donnait 577 personnes, dont 128 Cris, 78 Chipewyans, 360 Métis et 11 Blancs[84]. En avril 1881, la population était de 425 personnes et en avril 1891, de 500[85]. On a l'impression d'une communauté toujours en transition, où les changements de population varient selon les saisons; une communauté qui cesse difficilement d'être nomade. La population baisse d'une façon remarquable en 1872. Une épidémie de variole frappa au lac la Biche en 1870, mais elle ne semble pas avoir donné une grande mortalité. Pour les gens, son passage constituait une ligne de démarcation.

---

[83]LN, Dominique Collignon à Mgr Faraud, 17 octobre 1879.

[84]McCullough and Maccagno, The Fur Forts of Lac la Biche, 85.

[85]Recensement du Canada, 1881, 1891.

Dans la documentation de Pearce, au lieu de dire 1870, l'on dit "depuis la variole"[86]. Les Métis qui ne se trouvent plus au lac la Biche après 1872 se sont probablement impliqués activement dans le commerce des robes de bison.

En 1877, il y avait 27 enfants à l'école et les deux tiers d'entre eux demeuraient à la mission[87]. Même si l'assistance à l'école ne cessa de croître, le nombre des élèves ne reflète pas forcement une population fixe, puisque l'on encourageait les parents à laisser leurs enfants au pensionnat. Ce dernier aurait même pu encourager le semi-nomadisme, mais en créant une nouvelle sorte de division familiale qui aurait entrainé la désintégration de la structure qui était en pratique.

Les Métis du lac la Biche ne participèrent pas à la Rébellion de 1885. Dans ses écrits, Stanley les a traités de peureux et il les considère menés par le clergé[88]. Le poste de la CBH fut pillé au lac la Biche par les Cris qui habitaient près du lac des Castors. D'après le journal de Faraud, ils rapportèrent une partie du butin volé à la mission, quelques jours plus tard[89]. Les commerçants et les gens de la communauté se regroupèrent afin de se protéger et nommèrent Alexandre Hamelin comme chef de la milice. Il y

---

[86]UAA, WPP, 9/2/5/2/126-132.

[87]AASB, H. Faraud à A. Taché, 18 janvier 1877.

[88]Stanley, The Birth of Western Canada, 345.

[89]AAGM, Journal d'Henri Faraud, 8 mai 1885.

eut d'autres pillages, la petite barge de la mission étant même "empruntée" durant une nuit pour aller prendre les biens d'un traiteur isolé, "Genou et sa fortune", de l'autre côté du lac[90]. Les rumeurs couraient et personne n'était vraiment certain de la situation à l'extérieur.

C'est justement au temps de la débacle des glaces que les religieuses insistent pour aller se réfugier sur l'île de pêche. Elles sont accompagnées par des membres de la famille d'Alexandre (Hamelin)[91]. Les gens se rencontrent et discutent, la milice surveille. Beaucoup de gens se regroupent à l'autre bout du lac et se disent prêts à s'enfuir jusqu'à Athabasca s'il le faut. Faraud en parle, dégouté que ces gens négligent leur semences[92]. Malgré l'avis de Faraud, il était plus logique de se regrouper le long d'une rivière qui donnait accès à une échappée au temps de la débacle des glaces que d'aller, comme les religieuses, se mettre sur une île où le manque de vivres pouvait devenir un problème, surtout pour un nombre important. De plus, les Métis, en préférant prendre la voie fluviale pour s'en aller, s'assuraient d'une méthode sûre. Ils pouvaient suivre le chemin le long de la rivière, ou suivre la rivière elle même. Les Métis du lac la Biche ne réagirent pas différemment d'autres commu-

---

[90] Ibid., 15 mai 1885.

[91] Ibid.

[92] Cette lettre a été utilisée par Stanley. AASB, T31244, H. Faraud à A. Taché, 4 mai 1885.

nautés du Nord-Ouest à l'époque. La panique était générale au fort Edmonton, les gens se réfugiant à Saint-Albert. Il n'y a aucune raison de critiquer les Métis du lac la Biche pour avoir réagi de la façon dont ils le firent. Eux aussi avaient de bonnes raisons de redouter un pillage.

A la suite de la Rébellion vint la distribution des scrips en 1886. Les Métis acceptèrent volontiers les terres. Mais étant donné l'intense commerce de chevaux à cette époque, les Métis vendirent leurs lots en assez grand nombre. D'après la carte de 1895, des 70 lots, 20 étaient libres[93]. On peut voir que les terrains changeaient de propriétaires assez fréquemment, mais les noms qui reviennent le plus souvent parmi les acheteurs sont les gens les plus prospères de la communauté: Peter Pruden, Joseph Ladouceur, Charles Johnstone et la mission. La mission possède à un moment ou à un autre le lot 41, qu'elle revend deux fois. Elle s'intéressait à acquérir certaines propriétés. Les terres à foin étaient contestées, mais aussi une propriété à côté de la CBH, qui servit pendant un certain temps pour les services religieux. Les soeurs de la Charité plaçaient en métayage leur lot 50 à un cultivateur. Parfois une transaction se faisait pour rembourser une dette: Jean-Baptiste Desjarlais, arrivé de l'Ile-à-la-Crosse en 1875, échangea son lot 46 au printemps de 1891, contre une dette à la mission[94].

---

[93]UAA, WPP, 74/169/9/2/5/2; Plan of Lake La Biche Settlement, N.W.T., Department of the Interior, 1895.

[94]UAA, WPP, 9/2/5/2/132.

Une seule des personnes qui ont fait une réclamation est venue avant 1850. A 75 ans, Raphaël Tremblay était le plus âgé de tous les demandeurs. Il était venu de Montréal en 1835. Il avait travaillé pour la CBH pendant 25 ans et il avait ensuite chassé indépendamment. En 1871, à l'âge de 57 ans, il s'était établi définitivement sur le lot 40 et ensuite sur le lot 41 au bord du lac, tout près de la mission[95]. Puisque son épouse, Catherine, était une Amérindienne de la Colombie-Britannique, nous pouvons supposer que Tremblay passa ses premières années pour la CBH dans ces derniers parages et que leurs premiers enfants étaient nés là-bas[96]. Un garçon, Marcel, serait né à la mission au lac Athabasca, mais, depuis, la famille se serait déplacée en Colombie-Britannique et serait revenue près du lac la Biche depuis au moins une vingtaine d'années. Selinia (Céline Martel) née Tremblay naquit en Colombie-Britannique en 1865. Elle avait 26 ans en 1891 et était veuve et mère d'un enfant. Elle habitait chez Raphaël et Catherine, qui étaient ses grand-parents ou ses parents. Le père de son enfant était originaire du Québec. Puisque Raphaël était venu à l'âge de 21 ans en 1835, il pouvait avoir eu des enfants avec Catherine, qui auraient eu des grands enfants comme Céline en 1890.

Presque toutes les déclarations portent le témoignage de

---

[95]Ibid., 9/2/5/2/129.

[96]Recensements du Canada, 1881, 1891.

Charles Johnstone, qui était venu au lac la Biche en 1853 et semble être l'un des plus anciens de la place[97]. Il s'était établi en 1861, sur le lot 3 qui est complètement à l'autre bout du lac, près de la baie Ladouceur, proche de la rivière la Biche, qui se déverse dans la grande rivière Athabasca. Bélanger remarque que Johnstone est un des rares demandeurs qui était sur sa propriété avant 1870. Johnstone ne se dit pas avoir été traiteur du tout. Il indique qu'il était fermier et cultivateur à la Rivière Rouge avant de venir, qu'il était né à Moose Factory et avait été chasseur de bison sur les plaines, faisant divers travaux pour compléter son revenu. En plus de sa maison, il possédait deux étables et un entrepôt pour le poisson. Presque tous les réclamants ont un tel entrepôt, dont la présence pourrait être vue comme dénotant une occupation semi-permanente.

Un autre nom qui est constant dans l'histoire du lac la Biche est celui des Ladouceur. Le nom est dans la région au début du siècle[98]. Cette famille de traiteurs indépendants avait choisi de s'éloigner du poste de la CBH en 1857 pour s'établir auprès de la mission, sur ce qui devint le lot 43. Plus tard, vers 1869, ils allèrent plus loin au nord-ouest de la mission, tout au long du lac, dans la région qui vint

---

[97]UAA, WPP, 9/2/5/2/128.

[98]McCullough and Maccagno, The Fur Forts of Lac La Biche, 83, n.1. "In 1827, a man named Ladouceur was collecting furs for the Hudson's Bay Company in Lac La Biche." (HBCA, B.60/a/25).

à être appelée la baie Ladouceur. Rien n'indique que des membres de cette famille aurait travaillé pour la CBH, mais certains travaillaient de temps à autre pour la Mission. Ils occupent et reçoivent ces terres à leur nom durant la distribution du scrip[99]. En 1889-1890, nous relevons plusieurs faits à leur sujet. Joseph Ladouceur, le père, a 74 ans et fait application pour le lot 3, où il demeure depuis 1869. Il a été traiteur, chasseur, pêcheur, trappeur et cultivateur durant sa carrière. Il possède 12 chevaux, 6 charrettes, 15 bêtes à cornes et il a 14 à 15 acres en culture. Avant de déménager sur ce lot, Joseph Ladouceur avait habité sur le lot 43, qu'il vendit à Alexandre Hamelin en 1880. Les témoignages que Bélanger obtint indiquent que

> Ladouceur is thought to have lived on that lot many years previous to 1870, (NW 1/2 breed who never took treaty) Ladouceur had received the lot from his father. When the family came to church they camped on this lot. Ladouceur had lived 25 years continuously until 1880 on that lot (43)[100].

La famille se regroupe dans la baie. David Ladouceur, qui prend le lot 10, était traiteur. Adam Ladouceur, frère de David, demanda le lot 5. Il était sur cette terre depuis seulement 8 ans, mais il avait 17 bovins, 10 acres en cul-

---

[99]UAA, WPP,9/2/5/2/126-128. Lot 3: Joseph Ladouceur, père, 74 ans, est établi sur ce lot de 155 acres depuis 13 ans, mais il l'occupait depuis 1869, un an avant la petite vérole; sur le lot 5, on trouve Adam Ladouceur, sur les lots 7 et 8, Augustin Ladouceur, sur le lot 10, David Ladouceur et le lot 11, Joseph Ladouceur.

[100]Ibid.

ture et 50 acres défrichés[101]. Il cultive aussi le lot 4, la terre avoisinante d'Olivier Courte-Oreille, traiteur libre absent depuis trois ans dans la rivière la Paix. Bélanger commente que Ladouceur "is one of the best of these settlers[102]." Augustin Ladouceur, qui a 31 ans, prend le lot 8; il est traiteur et élève du bétail. Il a 36 bovins, deux charrues et 3 chevaux. En plus, il a 18 acres de terre en culture. Il demande la terre d'à côté et reçoit le droit de l'acheter pour 1$ l'acre. Narcisse Ladouceur a 25 ans; il fait application pour le lot 15, qui fut donné ou vendu à son frère par Charles House, un Métis. Narcisse est voyageur et transporte du fret. Le benjamin de la famille, Joseph, traite et cultive avec son père: il demande le lot 11. Le fait que cette famille se soit éloignée de la mission est probablement dû au charroyage que les membres faisaient et aux terrains qu'il était essentiel d'avoir pour réussir dans ce type d'entreprise basée sur l'élevage. Pour Ladouceur, la décision de vendre sa terre d'à côté de la mission à Hamelin et de se déplacer avec sa famille, démontre de la prévoyance et un bon jugement.

Il y avait une autre famille de Ladouceur, qui avait une origine plus récente du Québec. Agapit (Pierre) Ladouceur prend le lot 41, à côté de la Mission. Venu du Québec 37 ans auparavant, il avait travaillé neuf ans pour la CBH et

---

[101] Ibid.

[102] Ibid.

avait été à son propre compte par la suite. Ses fils travaillaient pour la CBH.

Après le départ de Mgr Faraud en 1889 et la fin de l'approvisionnement des missions du Nord à partir du lac la Biche, la gérance de la mission Notre-Dame-des-Victoires revint au diocèse de Saint-Albert. Les nouveaux administrateurs voyaient la mission devenir une paroisse et le nouveau clergé voyait les Métis comme leurs paroissiens. S'en suivit des exploitations impossibles, qui occupèrent les Métis de l'endroit pendant des mois. Finalement, le moulin fut enlevé par l'administration du diocèse de Saint-Albert et envoyé à Saint-Paul-des-Métis[103].

---

[103]APA, Fonds oblat, Codex de la mission Notre-Dame-des-Victoires, 1890 à 19__.

CONCLUSION

Tout au long du 19e siècle, les Métis ont habité sur les bords du grand lac la Biche. Des voyageurs s'y étaient établis au début du siècle et leurs descendants ont continué d'y demeurer. Les Métis se sont adaptés aux ressources de l'endroit et à leurs limites. Le commerce libre et le colportage constituaient leurs principales occupations. La venue d'autres entrepreneurs comme la CBH et la mission au milieu du siècle eut pour effet de surcharger les ressources. Ces facteurs causèrent le départ des uns et des autres, s'ajoutant au déclin du marché mondial des fourrures et à l'extinction du bison des plaines nord-américaines.

Le pays est extrêmement boisé, la terre, grise et pauvre. Il pleut beaucoup et les gelées arrivent au mois d'août. Traditionnellement, les Métis semaient des jardins, souvent de pommes de terres et de racines comestibles, qui demandaient peu d'entretien. Ils semaient aussi de l'orge, plus résistante au froid et plus facile à moudre que le blé. Les missionnaires font souvent référence à l'aisance et à la vie facile des Métis du lac la Biche. Si ces derniers pouvaient refuser du travail, c'est qu'un certain confort matériel existait. Ils étaient à l'aise non pas financièrement, mais plutôt dans un monde où la sécurité consistait en un bon logement et une bonne alimentation, provenant d'une région de bonne chasse ou de bonne pêche.

Les mutineries et les refus de travail existaient depuis longtemps cette région. Les pères ou les grands-pères des Métis n'avaient pas refaits leurs contrats avec leurs employeurs. La mission manquait de travailleurs pour sa ferme et, souvent, n'avait pas suffisamment d'employés pour le transport qu'elle avait à faire. La CBH ne pouvait pas faire face aux traiteurs libres de la région. Les Métis savaient bien ce que c'était que de travailler à contrat d'engagé, mais les lois à ce sujet étaient difficilement imposables dans cette région.

Cette concentration de population, qui essayait d'avoir suffisamment de fourrage pour son indispensable bétail, combinée à l'entreprise de la mission, qui tâchait de fournir le transport nécessaire aux membres de sa communauté dans le Grand Nord canadien, faisait pression sur l'environnement, en particulier en ce qui concerne les terrains à foin. Les administrateurs conclurent qu'il n'était pas possible de continuer. Le déclin des fourrures dut avoir son effet sur la communauté, mais la CBH demeura au lac la Biche, offrant un service de crédit probablement plus essentiel en 1890 qu'il ne l'avait été en 1850.

L'examen retrospectif de cette communauté montre que les habitants de la région changèrent leur mode de vie de façon significative à la fin du siècle. Forcés de délaisser leur mode de vie nomade après la disparition du bison, les Métis ont maintenu leur économie de commerçants colporteurs.

Certains parmi ces derniers cessèrent de voyager, devinrent des sédentaires et formèrent des établissements de commerce essentiels pour ces gens si éloignés des grands centres. Le changement dans le mode de transport diminua les pressions, certes, et le départ de l'entreprise de transport soulagea sûrement les besoins pour un certain temps. Mais le développement du Grand Nord ne faisait que commencer, et les Métis du lac la Biche qui conservaient un héritage encore récent de grands voyageurs surent y prendre part.

Les limites fauniques du lac la Biche ne permettant pas la culture à grande échelle, ceux des Métis qui se sentirent coincés par les limites de l'élevage et par la concurrence vive à l'intérieur de la communauté décidèrent de partir. Ils savaient depuis longtemps comment voyager. Lorsqu'il n'y eut plus de travail de charroyage pour la mission, ils se rendirent au Landing sur l'Athabasca. Ils pouvaient aussi aller au poste de la CBH pour vendre des pelleteries. Ceux qui étaient déjà bien établis dans l'agriculture et qui avaient de bons terrains pour les foins et pour les céréales pouvaient rester. La pêche sur le lac fut contrôlée après 1890. Le trappage ne cessa point, mais le prix des fourrures baissa. D'autres petites industries artisanales se créèrent, comme l'industrie de la pierre à chaux, le commerce de bois de chauffage et de sciage, et s'ajoutèrent aux autres gagne-pain que les Métis pratiquaient, tout comme à la Rivière Rouge.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

Archives Deschâtelets
LPP 1649, H. Faraud à mon bien aimé Père, le 24 mars 1875.

Archives de l'archidiocèse de Grouard-McClennan
Dominique Collignon, Itinéraire, 1870-1877.
Journal de Mgr Henri Faraud, 1879-1890.
Cahier de recettes et de dépenses de la mission de Notre-Dame-Des-Victoires du lac La Biche, 1878-1881.
Fonds Aristide Phillipot, Journal Chroniques des Soeurs Grises, 21/12/1860, pp. 99-103.

Archives de l'archevêché de Saint-Boniface
T2960-T2963, Inventaire de la mission du lac la Biche, 18 novembre 1864.
T3716-T3716, Mission de Notre Dame des Victoires, Relevé des recettes et dépenses du 1er novembre 1864 au 1er novembre 1865, A. Maisonneuve.
T2522-T2527, J. Tissot à A. Taché, le 14 décembre 1863.
T16743-T16750, H. Faraud à A. Taché, le 24 octobre 1875.

Archives provinciales de l'Alberta
Joseph Ladouceur, 72.88 SE.
Fonds oblats de la province d'Alberta-Saskatchewan.
Lac la Biche, Codex Historicus, Notre-Dame-des-Victoires, 1890-19--.
Canada, Recensements, Microfilm, -13285, 1881 Battleford and vicinity; T6425, T-6427, 1891 Lac la Biche and vicinity.

University of Alberta Archives
William Pearce Papers, Series 5, Settlement, 1872-1927, MS gr 9/2/5/2/125-132.

Société historique et généalogique de Smoky River, Donnelly, Alberta.
Lettres du Nord, transcriptions dactylographiées.
D. Collignon à H. Faraud, 17 octobre 1872.
D. Collignon à H. Faraud, 26 mai 1873.
D. Collignon à H. Faraud, 16 juin 1873.
D. Collignon à H. Faraud, 28 janvier 1874.
D. Collignon à H. Faraud, 17 décembre 1879.
D. Collignon à H. Faraud, 20 juillet 1880.

Sources imprimées

...Plan of the Lac La Biche Settlement, N.W.T.. Ottawa, Department of the Interior, 1895.

...Map of Part of the Athabasca River to Illustrate Dr. R. Bell's Exploration. Ottawa, Geological survey of Canada, No. 73, 1884.

Coues, Elliot (ed.). New Light on the Early History of the Greater Northwest, "The Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson", Vol II, The Saskatchewan and Columbia Rivers. Minneapolis, Ross and Haines, 1965. (Edition originale: 1897).

Johnson, Alice M. (ed.). Saskatchewan Journals and Correspondence. London, The Hudson's Bay Record Society, 1967.

Missions de la congrégation des oblats de Marie-Immaculée. Paris, Typographie Hennuyer et Fils, 1865, 1880, 1930.

Moberly, Henry John. When Fur Was King. London and Toronto, J.M. Dent and Sons Limited, 1929.

Ouvrages généraux

Allaire, Gratien. "Pierre-Chrysologue Pambrun", Dictionnaire biographique du Canada, vol. VII, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1971, pp. 726-728.

Anderson, Anne. The First Metis... A New Nation. Uvisco Press, Edmonton, 1985.

Anderson, Alda M. The Metis people of Canada: A History. Edmonton, Alberta Federation of Metis Settlement Associations, 1978.

Barbeau, Marius. Indian Days on the Western Prairies. Department of the Secretary of State, National Museum of Canada, 1965. (Bulletin # 163, Anthropological Series # 46; édition originale: 1960.)

Card, B.Y., G.K. Hirabayashi and C. L. French. The Metis in Alberta Society. Edmonton, University of Alberta Committee for Social Research, 1963.

Daniels, H.W. (ed.). The Forgotten People: Metis and non-status Indian land claims. Ottawa, Native Council of Canada, 1979.

De Trémaudan, Augustin-Henri. L'Histoire de la nation métisse dans le Nord-Ouest canadien. Montréal, Lévesque, 1936.

Francis, Daniel. Battle for the West: Fur Traders and the Birth of Western Canada. Edmonton, Hurtig Publishers, 1982.

Harris, R. Cole and Matthews, Geoffrey J. (eds.). Historical Atlas of Canada. Vol I. Toronto, University of Toronto Press, 1987.

Harrison, Julia D. Metis: People Between Two Worlds. Calgary, Glenbow-Alberta Institute, 1985.

Howard, Joseph Kinsey. L'Empire des Bois-Brûlés. Traduit de l'anglais par Ghislain Pouliot. Saint-Boniface, Editions des Plaines, 1989 (traduction de Strange Empire: Louis Riel and the Métis People, 1951).

Lee, Mary Madeline (Bobby). The New Nation - Christ's Chosen People, 1987.

Lowie, Robert. Robert Lowie, ethnologist. Berkeley, University of California Press, 1959.

Morse, Eric. Les routes des voyageurs: hier et aujourd'hui. Ottawa, Imprimeur de la Reine et Contrôleur de la Papeterie, 1969.

Mitchell, Estelle. Le soleil brille à minuit. Montréal, Beauchemin, 1970.

Morice, A.-G. Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien. Vol. I-III. Montréal, Granger Frères, 1915.

Morton, Arthur S. A History of the Canadian West to 1870-71. 2nd edition, ed. by Lewis G. Thomas. Toronto, University of Toronto Press, 1973.

Owram, Doug. Promise of Eden: The Canadian Expansionist Movement and the Idea of the West, 1857-1900. Toronto, University of Toronto Press, 1980.

Paiement, Diane. Batoche (1870-1910). Saint-Boniface, Les Editions du Blé, 1983.

Pelletier, Emile. Le vécu des Métis. Winnipeg, Editions des Bois-Brûlés, 1980.

Peterson, Jacqueline and Jennifer S.H. Brown (eds.). The New

Peoples: Being and Becoming Métis in North America. Winnipeg, University of Manitoba Press, 1985.

Rich, E. E. The History of the Hudson's Bay Company, 1760-1870. Vol II, 1763-1870. London, The Hudson's Bay Record Society, 1959.

Roche, Aimé. Eugène de Mazenod. Lyon, Editions du Chalet, 1960.

Rumilly Robert. La compagnie du Nord-Quest. Tomes 1 et 2, Montréal, Fides, 1980.

Sprague, D.N. and R.P. Frye. The Genealogy of the First Metis Nation: The development and dispersal of the Red River Settlement 1820-1900. Winnipeg, Pemmican Publications, 1983.

Van Kirk, Sylvia. Many Tender Ties. Winnipeg, Watson & Dwyer Publishing Ltd., 1980.

Voisine, Nive. Louis-François LaFlèche, deuxième évêque de Trois-Rivières. Tome 1. Saint-Hyacinthe, Québec, Edisem, 1980.

Wright, Gordon. France in Modern Times. 3rd edition, New York, London, W.W.Norton & Company, 1981.

Ouvrages spécifiques

Champagne, J. E. Les missions catholiques dans l'Ouest canadien 1818-1875. Ottawa, Editions des Etudes Oblates, 1949.

Foster, John. "The Problem of Métis Roots", in Peterson, Jacqueline and Brown, Jennifer S.H. (eds.), The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1985. 73-91.

Francis, R. Douglas and Howard Palmer (eds.). "The Origins of the Mixed-Bloods in the Canadian West," The Prairie West. Edmonton, Pica Pica Press, 1985, 86-99.

Giraud, Marcel. Le métis canadien. Ré-édition. Saint-Boniface, Les Editions du Blé, 1984.

Hughes, Stuart (ed). The Frog Lake "Massacre": Personal Perspectives On Ethnic Conflict. Toronto, The Carleton Library, 1976.

MacGregor, James G. Father Lacombe. Edmonton, Hurtig

Publishers, 1975.

_____. Metis Association of Alberta: Origins of the Alberta Metis. Land claims research project, 1978-79. Edmonton, Metis Association of Alberta, 1979.

Nicks, Trudy. "Grande Cache: The historical developement of an indigenous Alberta métis population". In Jacqueline Peterson and Jennifer S.H. Brown (eds.), The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1985.

Phillipot, Aristide. "Grouard: la perle des Vicariats Apostoliques de l'Amérique du Nord". première rédaction, #3, polycopie, 196 .

Sharpe, Natalie. "The Edmonton Bulletin's Views on Half-Breed Scrip (1881-1906)". Metis Association of Alberta, Land Claims Research Final Report, April 18, 1978.

Stanley, George F.G. The Birth of the Western Canada. Toronto, Longman's, 1936.

Thèse

Ens, Gerhart. Kinship, Ethnicity and the Red River Metis. Edmonton, University of Alberta, 1989. (Ph.D. thesis.)

Ouvrages sur le lac la Biche

Douaud, Patrick C. Ethnolinguistic Profile of the Canadian Métis. Ottawa, Service canadien d'ethnologie, 1985. (National Museum of Man, Série Mercure, No. 99.)

Huel, Raymond. "Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche et l'approvisionnement des missions du Nord: Le conflit entre Mgr. V. Grandin et Mgr. H. Faraud," in R. Huel (ed.), Etudes Oblates de l'Ouest, 1. Edmonton, Western Canadian Publishers et Institut de recherche de l'Alberta, 1990.

McCullough, Edward J. Prehistoric Cultural Dynamics of the Lac La Biche Region. Edmonton, Alberta Culture, Historical Resources Division. (Archeological Survey of Alberta, Occasional Paper No, 18.)

McCullough, Edward J. and Michael Maccagno. The Fur Forts of Lac La Biche: A Preliminary Statement. ASA Permit

84-61C, Archeological Survey of Alberta, Historical Resources Division, February 1985.

Maccagno, Thomas. "Mission Possible: The Lac la Biche Mission Historical Society", Etudes Oblates de l'Ouest 1, Raymond Huel (ed.). Edmonton, Western Canadian Publishers et Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, 1990.

Thèse

Pinsent, Morley. "A Comparative Limnological Study of Lac la Biche and Beaver Lake". Edmonton, University of Alberta, Fall, 1967. (M.Sc. thesis.)

VITA

NAME:	JULIETTE MARTHE CHAMPAGNE
PLACE OF BIRTH:	SAINT PAUL, ALBERTA
YEAR OF BIRTH:	1950
POST-SECONDARY EDUCATION:	BACHELOR OF ARTS SPECIAL
RELATED WORK EXPERIENCE:	HISTORICAL RESEARCH